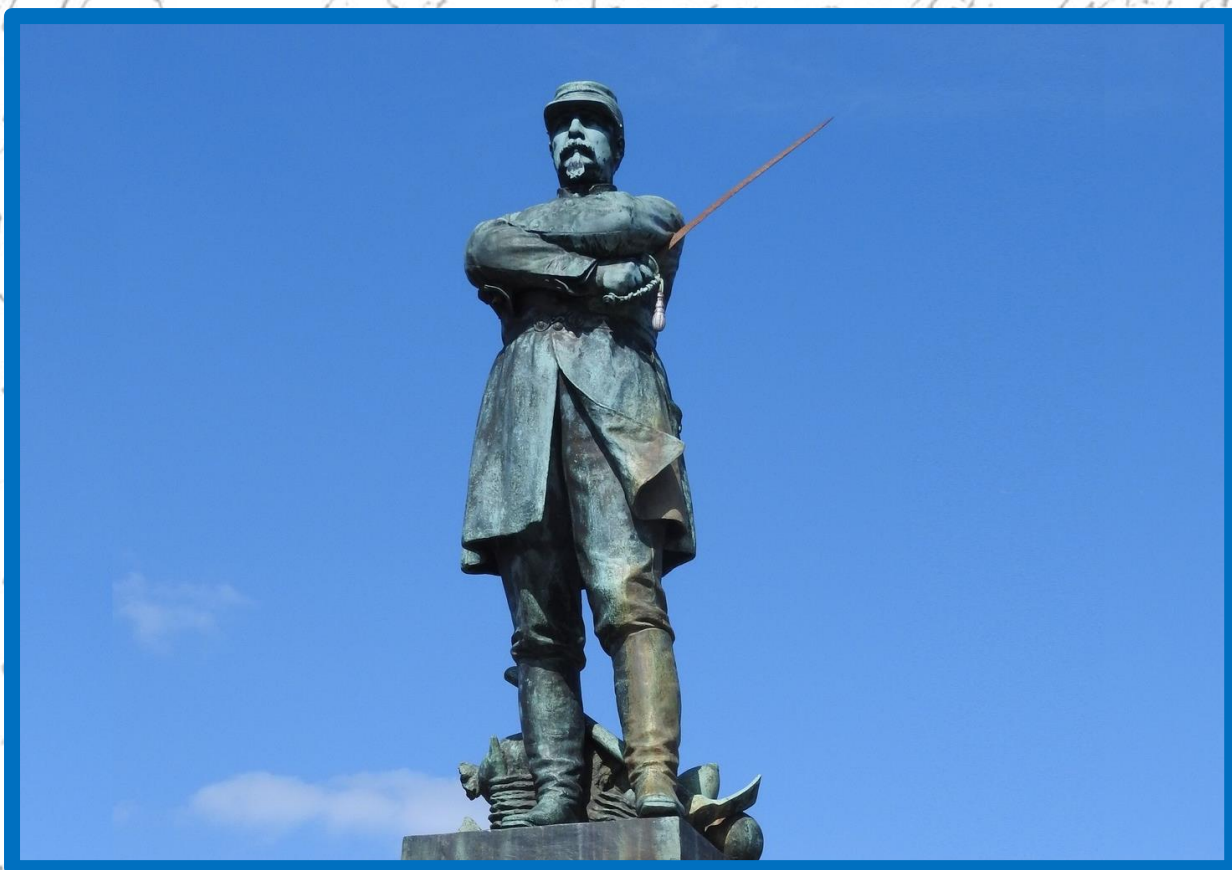


Généa
79

**LA REVUE DU CERCLE
GÉNÉALOGIQUE DES
DEUX-SÈVRES**

AVRIL 2022 — N° 115



**RETOUR SUR LES JOURNÉES
DE SAINT-MAIXENT-L'ÉCOLE**

SOMMAIRE

Photo de couverture : Statue de Denfert-Rochereau à Saint-Maixent-l'École

- Le mot du Cercle 2

Dossier Retour sur les journées de la Généalogie

- Destins de soldats de la guerre de 1870 3

- Guerre oubliée de 1870, clap de fin 30

- L'album-photo des Journées de la généalogie 33

- Souvenirs niortais de la guerre de 1870 39

- Augustin Brillaud et Pierre Labossay, gardes mobiles de 1870 43

- Le mot des Archives départementales des Deux-Sèvres 48

ADHÉSION ET ABONNEMENT 2022

- Cotisation de base incluant l'accès au bulletin en ligne : 29 €

- Supplément pour bulletin version papier : 25 €

- Supplément pour bulletin papier hors France métropolitaine : 40 €

Mise en page de la revue : Raymond DEBORDE

Responsable de la publication : Raymond DEBORDE

Reproduction interdite des textes et illustrations.

Les articles n'engagent que leurs auteurs ou signataires.

Les articles et documents ne sont pas retournés.

Version papier imprimée par l'Imprimerie Nouvelle Angevin.



CERCLE GÉNÉALOGIQUE DES DEUX-SÈVRES

Siège social : Archives départementales
26 rue de la Blauderie 79022 NIORT CEDEX

Siret n° 409 984 0085 0001

Association loi 1901 – J.O du 4.07.1990
05 49 08 55 75 Local Archives départementales
05 49 08 53 40 Local Pierre-de-Coubertin
(Laisser un message)

Courriel genea79@orange.fr

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président Raymond DEBORDE

Vice-présidentes Monique BUREAU
Nadège DEJOUX

Secrétaire Sylviane CLERGEAUD

Secrétaires adjointes Danièle BILLAUDEAU
Anne-Marie MOREAU

Trésorier Claude BRANGIER

Trésorier adjoint Jean-Philippe POIGNANT

Administrateurs Nicole BONNEAU
Françoise CLAIRAND
Stéphane DALLET
Sylvie DEBORDE
Serge JARDIN
Frédéric PONTOIZEAU
Brigitte PROUST
Jacqueline TEXIER



LE MOT DU CERCLE



Chers adhérents et adhérentes

Ce premier numéro de l'année 2022 est consacré à un retour sur les journées de la généalogie qui se sont déroulées en octobre dernier à Saint-Maixent-l'École, axées sur la guerre de 1870 vue des Deux-Sèvres.

Nous avons passé beaucoup de temps et d'énergie à chercher, préparer, organiser ces rencontres reportées d'un an et compliquées par la Covid. Il fallait bien en tirer le bilan, faire le clap de fin comme le dit joliment Danièle Billaudeau. Pour ceux qui ont pu venir, cette revue leur permettra de se rappeler ce beau weekend ensoleillé et généalogique d'automne. Pour ceux que l'éloignement ou les contraintes sanitaires ont empêché d'être présents, ils pourront ainsi se faire une petite idée de ce qu'ils n'ont pu voir ou entendre. Vous pourrez donc découvrir 26 destins de Deux-Sévriens extraits pour la plupart du Mémorial des morts et disparus de la Guerre de 1870. Puis, le texte de Danièle Billaudeau et le reportage photo qui suit racontent bien ce que furent ces Journées. Enfin, M. Daniel Courant nous a très gentiment offert le texte de sa conférences sur les « souvenirs » niortais de la guerre de 1870. Cerise sur le gâteau, le thème de nos rencontres a donné envie à notre adhérente Janine Reneaud-Ben Amor de nous raconter la vie de deux gardes mobiles de 1870, Auguste Brillaud et Pierre Labossay.

Quand ce numéro paraîtra, nous aurons enfin pu tenir en présentiel l'assemblée générale du Cercle généalogique des Deux-Sèvres, après deux années d'interdiction. Les deux précédentes avaient eu lieu à huis clos. Nous vous rendrons compte dans le prochain numéro de cette journée du 26 mars à Châtillon-sur-Thouet.

Je vous invite à aller régulièrement sur notre blog Génée79. Complément de cette revue, il vous permet d'être informé en temps réel ou presque de la vie du Cercle mais vous y trouverez des articles très variés autour de la généalogie et vous pouvez nous en proposer. Nous avons plusieurs catégories de textes qui s'enrichissent au fil du temps : l'inventaire des tombes dans les églises, les curiosités rencontrées dans les registres, la cuisine régionale... L'église de votre commune possède des plates tombes, vous avez rencontré des dessins au hasard de vos recherches dans les registres, votre grand-mère vous a transmis une recette familiale et régionale... autant d'occasions de partager et raconter sur le blog. Et pourquoi pas raconter ce que vous savez de votre sosa 2022 ? Mauricette Lesaint, Jean-Pierre David et Caroline Cesbron se sont déjà pliés à l'exercice. Vous pouvez aussi participer à la vie du Cercle en devenant dépouilleur et enrichir ainsi notre base de données. Nous sommes preneurs de toutes les bonnes volontés. N'hésitez pas à nous contacter pour demander de l'aide mais aussi si vous voulez nous aider.

Avec un retour progressif à la normale, nous espérons pouvoir aller sur le terrain plus souvent, retrouver cette convivialité qui nous a tant manqué et proposer des séances d'initiation, des conférences, des rencontres... et pouvoir ainsi échanger directement avec vous.

Généalogiquement vôtre

Raymond DEBORDE
président du Cercle généalogique des Deux-Sèvres

DESTINS DE SOLDATS DE LA GUERRE DE 1870

Cet automne, j'ai voulu donner un peu d'humanité à la longue liste de jeunes deux-sévriens morts ou disparus pendant la guerre de 1870 que le Cercle généalogique des Deux-Sèvres avait recensés dans le Mémorial consacré aux victimes de ce conflit. Pour ce faire, sur mon blog, l'arbre de nos ancêtres, j'ai extrait 25 jeunes hommes ayant eu des destins divers mais tragiques que j'ai racontés tout au long du mois de novembre. À travers leurs histoires individuelles, on découvre celle, collective, de la guerre de 1870, avec ses batailles, ses sièges, ses nombreuses défaites et ses quelques victoires.

À cette liste funèbre, j'ai rajouté 2 survivants : le colonel DENFERT-ROCHEREAU qui a vaillamment défendu la ville de Belfort et acquis ainsi une gloire nationale et Victor GERMAIN, un jeune mobile originaire de Saint-Aubin-le-Cloud. Ce dernier a non seulement survécu mais il a rédigé sur un carnet au jour le jour sa campagne contre la Prusse. Ce beau et rare témoignage d'un soldat conservé précieusement par ses descendants a servi de base à une des expositions que nous avons réalisées pour les Journées de la généalogie de Saint-Maixent-l'École en octobre dernier.

Ce sont les articles de mon blog, repris et remis dans un ordre chronologique, que j'ai compilé ci-dessous pour vous restituer la guerre de 1870 telle que l'ont endurée des soldats des Deux-Sèvres.

Eugène BOUTIN : la bataille de Wissembourg (4 août 1870)

Jean François « Eugène » BOUTIN est né le 15 septembre 1846 à La Chapelle-Thireuil. Il est le fils de François BOUTIN, bordier, et de Marie CHOUC. Où réside-t-il l'année de ses 20 ans. Je ne le trouve pas sur les listes du des cantons de Coulonges-sur-l'Autize, Champdeniers et Secondigny ? Habite-t-il en Vendée toute proche ?

Il semble avoir tiré un numéro l'obligeant à faire son service militaire puisque, en 1870, il appartient à l'armée active, au 50^e régiment d'infanterie. Ce régiment participe aux premiers combats de l'armée française à Wissembourg, Frœschwiller et Sedan.



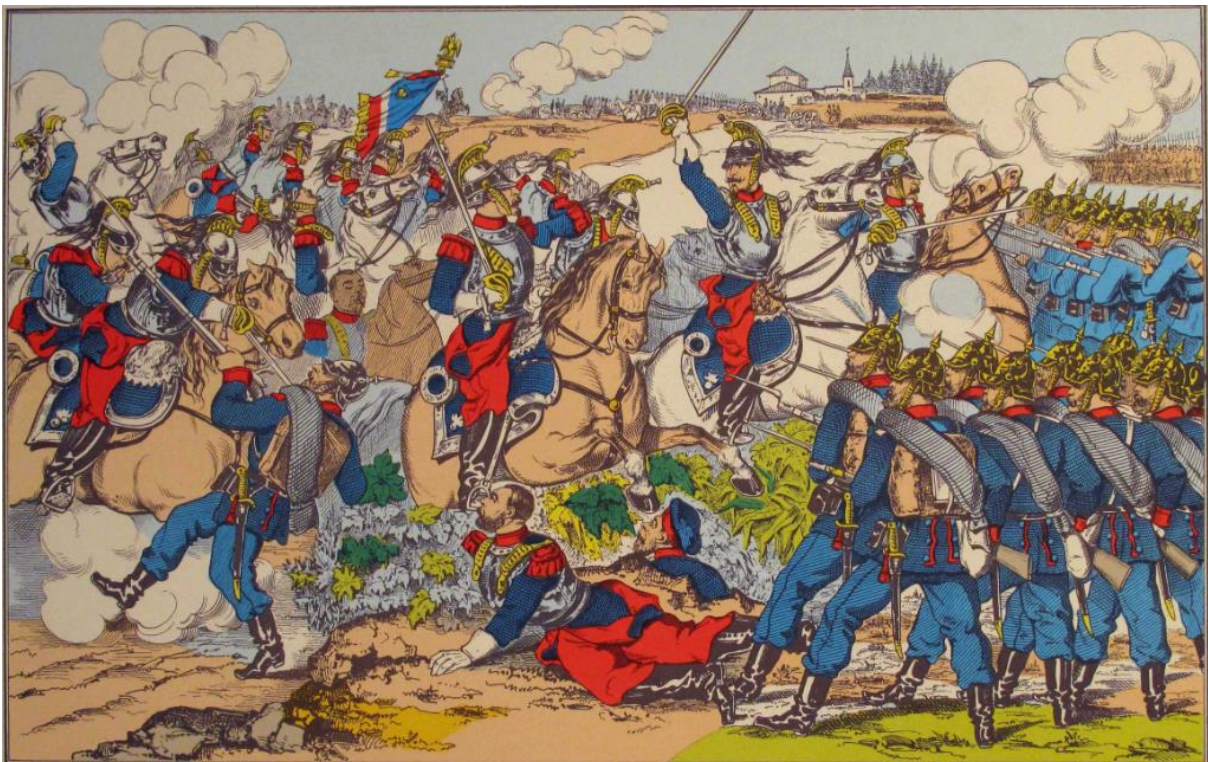
La bataille de Wissembourg (image d'Épinal)

Eugène BOUTIN a donc pris part à la 1^{re} grande bataille de la guerre franco-prussienne le 4 août 1870 à Wissembourg (Bas-Rhin) tout près de la frontière. 8 000 soldats français affrontent 60 000 soldats allemands. Malgré une résistance opiniâtre, les troupes françaises sont débordées et doivent se replier. L'ennemi peut désormais entrer en France. Cette bataille préfigure beaucoup d'autres où les mêmes causes vont produire les mêmes effets : le commandement français est souvent hésitant voire divisé, nos troupes se font surprendre faute de mission d'éclairage, les fusils français (les Chassepot !) sont certes supérieurs mais l'artillerie allemande a l'avantage car elle dispose de nombreux canons. À Wissembourg, 2 300 Français ont perdu la vie sur ce 1^{er} champ de bataille.

Sur la feuille de renseignements remplie par le maire de La Chapelle-Thireuil en 1881, il écrit qu'Eugène BOUTIN est mort à Wissembourg d'un coup de fusil à la poitrine le 27 août 1870. Il avait 24 ans. Je retrouve son acte de décès à cette date dans les registres d'Altenstadt, commune toute proche du lieu de la bataille. Il y est confirmé qu'il est bien mort des suites des blessures reçues au combat du 4 août. Il fait donc partie des toutes premières victimes de la guerre de 1870 tombées durant cette première bataille comme 2 autres Deux-Sévriens, Charles RAGUY de Thénezay et Henri ROUSSEAU de Parthenay.

Louis André GUITTON : la bataille de Reichshoffen (6 août 1870)

Louis André GUITTON est né le 23 mars 1838 au Beugnon. Il est le fils de Louis GUITTON, bordier, et de Marie GIRARDIN. Je ne le trouve pas 20 ans plus tard dans les listes de tirage au sort dans les Deux-Sèvres. Peut-être habitait-il déjà Nantes car sa famille est installée dans cette ville les années suivantes. Il part de bon ou mauvais gré faire un service militaire de 7 ans. La carrière des armes doit lui convenir finalement puisqu'il s'engage volontairement le 22 février 1862. En 1870, il est soldat au 1^{er} régiment de zouaves, cantonné normalement à Alger ; il a donc pu participer à la colonisation de l'Algérie. Quand la guerre est déclarée à la Prusse en juillet 1870, son régiment alors en métropole est envoyé sur le front de l'Est participer aux tout premiers combats.



La bataille de Reichshoffen (image d'Épinal)

Parmi ces premiers combats, il y a la bataille de Frœschwiller-Wœrth (Bas-Rhin) qui porte aussi le nom de Reichshoffen. Elle se déroule le 6 août 1870. Cette bataille est célèbre grâce aux deux charges de la cavalerie lourde française composée de cuirassiers. Ces charges sacrificielles, tant les troupes ennemies étaient supérieures en nombre, ne changèrent pas l'issue de la bataille mais elles permirent le retrait des autres troupes françaises. Quelques mois plus tard, quand la guerre fut finie, la France défaite et humiliée sut mettre en avant les quelques moments héroïques pour entretenir l'esprit de revanche. La bataille de Bazeilles, le siège de Belfort et bien sûr la bataille de Reichshoffen furent particulièrement célébrées. Ce fut pourtant une sévère défaite française et, si les cuirassiers firent preuve de courage, 9 000 soldats français furent faits prisonniers et 11 000 autres furent blessés ou morts.

Parmi eux, Louis André GUITTON, 32 ans. Son jugement de décès en 1875 à Nantes nous apprend qu'il a été atteint d'un éclat d'obus à Reichshoffen, qu'il est resté sur le champ de bataille et que son corps n'a jamais été retrouvé malgré des recherches dans les hôpitaux et ambulances de l'armée du Rhin. Comme il n'a pas donné de nouvelles depuis, il est considéré comme mort. Il n'est pas le seul natif des Deux-Sèvres à avoir laissé sa vie à Frœschwiller-Wœrth : il y a aussi Louis MICHEAU d'Azay-le-Brûlé, Pierre SENECHAULT de La Chapelle-Bertrand, Pierre FERRAND de La Mothe-Saint-Héray... Cette bataille a aussi inspiré les paroles d'une chanson enfantine où les bambins miment cette bataille sans savoir combien de chagrins et de souffrances y sont associés.

*C'était un soir la bataille de Reichshoffen,
Il fallait voir les cuirassiers charger.
Attention ! Cuirassiers ! Chargez !
Et d'une main ...*

Alexandre Florent BERNARD: la bataille de Gravelotte (18 août 1870)

Alexandre François BERNARD est né à Saint-Paul-en-Gâtine le 25 février 1848, il est le fils de Joseph BERNARD, maréchal dans ce bourg et de Rosalie COTTANCEAU son épouse. En 1868, sa famille réside à Saint-Laurs et il y exerce le métier de mineur. Le filon de charbon, découvert sur cette commune et exploité depuis peu, a occasionné l'apparition de nouveaux métiers jusqu'alors absents en Deux-Sèvres. Comme c'est l'année de ses 20 ans, Alexandre François BERNARD passe devant le conseil de révision au chef-lieu de canton, Coulonges-sur-l'Autize. J'apprends qu'il mesure 1,63 m. Il a les cheveux et sourcils châains, le front large, les yeux gris, le nez long, la bouche moyenne, le menton rond, le visage ovale et le teint coloré. Il ne sait ni lire, ni écrire.

Hélas pour lui, il tire un mauvais numéro et se retrouve au dépôt d'instruction d'infanterie du 1^{er} décembre 1869 au 25 mars 1870. Le 22 juillet, 3 jours après la déclaration de la guerre aux Prussiens, il doit rejoindre le 94^e régiment d'infanterie pour partir au combat. Son régiment incorporé au 6^e corps de l'armée du Rhin commandée par Bazaine participe aux premières batailles.



Bataille de Gravelotte (image publicitaire ancienne)

Le 15 août, l'armée française bat celle des Prussiens à Rezonville (Meurthe-et-Moselle). Trois jours plus tard, les deux belligérants se retrouvent à la bataille de Saint-Privat (Moselle) plus connue sous le nom de Gravelotte. Les tirs particulièrement nourris des deux camps durant cette journée ont donné l'expression « ça tombe comme à Gravelotte » quand une pluie est à la fois drue et persistante. Les obus tombent à verse ce jour-là mais les hommes aussi : sur les 112 000 soldats français engagés, il y a eu 1 146 tués, 6 709 blessés et 4 420 disparus. Cette défaite, due en grande partie à des rivalités entre généraux français, marque le début de l'effondrement de l'armée impériale.

Ça tombait vraiment fort à Gravelotte y compris chez les soldats originaires des Deux-Sèvres ! Parmi les blessés, il y avait Désiré Pierre GUILMET de Saint-Loup et Jean Eugène Émile SAMPOUX de Niort qui durent être amputés d'un bras. On a relevé au moins huit morts du département tels Charles JOUBERT de Saint-Sauveur, Henri Alexis MOUSSET de Saint-Aubin-du-Plain et Félix François BARBAULT d'Amailoux... ainsi que le pauvre Alexandre Florent BERNARD âgé de 22 ans. La retranscription de son acte de décès à Saint-Laurs en mars 1872 nous en apprend davantage sur les causes et les circonstances de son trépas : il s'éteint deux jours après les combats, le 20 août à 10 heures du matin à l'ambulance à Saint-Privat, « *par suite du broiement du membre inférieur droit par boulet* ».

Alexis JOYEUX : le siège de Metz (à partir du 20 août 1870)

Alexis JOYEUX est né le 20 août 1844 à Mairé-Levescault, de père inconnu. Sa mère est Madeleine JOYEUX, 20 ans et c'est la mère de cette dernière, sa grand-mère, qui vient faire la déclaration en mairie. En 1864, le jour de la conscription à Sauzé-Vaussais, chef-lieu du canton, le jeune homme est cultivateur, il a les cheveux et sourcils châtain foncé, le front couvert, les yeux gris, le nez moyen, la bouche grosse, le menton rond, le visage ovale et le teint brun. Il mesure 1 mètre 59 et sait lire et écrire. Le tirage au sort le désigne pour le service militaire de 7 ans auquel il n'échappe pas, malgré une claudication de la jambe droite.

Il appartient donc à l'armée active quand débute la guerre de 1870. Il donne sans doute satisfaction puisqu'il obtient le grade de caporal. Il se retrouve dans l'armée du Rhin commandée par Bazaine et prend part au combat de Gravelotte (18 août 1870).



Le siège de Metz (Alphonse de Neuville)

Deux jours après cette défaite, le 20 août, Bazaine a fait retrancher ses troupes dans la ville de Metz. La situation y devient très vite critique : il y a 15 000 blessés et malades dans les hospices, les vivres manquent, on mange les chevaux, puis les rats, la liste des soldats morts dans la ville s'allonge de jour en jour. Le siège dure plus de 2 mois. Le 28 octobre, la ville capitule. Les Prussiens font 150 000 prisonniers. Bazaine sera plus tard accusé de trahison. Cette défaite signe pour la toute jeune III^e République la fin des espoirs de pouvoir retourner une situation militaire compromise, de réussir là où le Second Empire avait échoué.

Dans la longue liste du registre des décès de la ville, à la date du 16 octobre 1870, on lit qu'Alexis JOYEUX, caporal à la première compagnie du deuxième bataillon du deuxième régiment d'infanterie, est décédé la veille à 8 heures du matin à l'ambulance de la caserne Chambière. Il n'est hélas pas le seul Deux-Sévrien à être décédé durant le siège ou peu après : Le Cercle généalogique a relevé 31 noms dont Jacques Désiré BODIN de Noirterre, Henri BORDEAUX de Boismé, Jean CHABOT de Sainte-Ouene... De nombreux autres ont été faits prisonniers et internés dans des camps en Allemagne et certains n'en sont jamais revenus. Quant à Alexis JOYEUX, la nouvelle de son décès n'est jamais arrivée dans sa commune d'origine et ses proches n'ont jamais su les circonstances de sa mort. En décembre 1880, quand le maire de Mairé-Levescault rédige pour la préfecture la liste des 13 victimes de sa commune, il indique pour Alexis JOYAUX (sic) que la date et le lieu de décès sont inconnus.

Noms & Prénoms.	Date & lieu de Décès	Incorporation dans		Observations.
		l'armée active. (Designation du régiment)	Garde Nationale. mobile mobilisée.	
Richard Alexandre	à Serpignan	armée active	"	date de décès inconnue
Beaubien Louis	à Metz	id.	"	id.
Suchaigne Jean	28 juillet 1871, à Boulogne	id.	"	"
Joyeux Alexis	"	id.	"	"
Bougonin Jacques	en Prusse, prisonnier	id.	"	date et lieu de décès inconnus
Naffrechoux Baptiste	à Serpignan	id.	"	date de décès inconnue

AD79 - R 165

Jacques Antoine DEFAYE : la bataille de Bazeilles (31 août 1870)

Jacques Antoine DEFAYE est né le 4 juin 1844 à Béceleuf, fils de Jacques DEFAYE, cultivateur, et de Marie Jeanne BAILLET. Il réside encore chez ses parents en 1864, année du tirage au sort pour la conscription. Il est domestique chez son père. Pas de chance pour lui, le n° 1 lui échoit et il est déclaré propre au service militaire. Jacques Antoine ne voulait vraiment pas être soldat pendant 7 longues années, on le soupçonne de s'être mutilé volontairement pour se faire réformer. Il quitte donc son village des Deux-Sèvres et part pour l'armée. C'est un garçon d'1 mètre 69 qui sait lire et écrire qui s'en va. Il a les cheveux et sourcils blonds, le front couvert, les yeux gris, le nez et la bouche grands, le menton rond, le visage plein et le teint coloré.

Est-il versé aussitôt au 2^e régiment d'infanterie de marine ? Si c'est le cas, il a peut-être participé à des combats lointains voulus par Napoléon III, au Mexique ou en Indochine. Il est toujours soldat de l'armée active quand la guerre est déclarée contre la Prusse en 1870. Le régiment auquel il appartient se retrouve à combattre pour la première fois sur le sol français. Ce corps va devenir célèbre en se sacrifiant le 31 août 1870 à Bazeilles (Ardennes), à proximité de Sedan.



Cette bataille est depuis devenue pour l'armée française un symbole d'abnégation toujours commémoré. Les troupes de marine protègent ce jour-là le village de Bazeilles. L'armée allemande beaucoup plus nombreuse pilonne le bourg. Les marsouins résistent à 1 contre 10 mais ils finissent par succomber sous le nombre. La célébrité de cette bataille doit sans doute beaucoup à un artiste peintre, Alphonse de Neuville, qui réalisa en 1873 un tableau intitulé « *Les dernières cartouches* » représentant un épisode de la bataille de Bazeilles : celui où le commandant Arsène Lambert entouré d'une quinzaine de soldats défend jusqu'à l'ultime cartouche l'auberge Bourgerie, la dernière maison du village à résister. Ce tableau connut une gloire immédiate car il exprimait la fierté de la France même défaite. Plus tard, Georges Méliès illustra cet épisode (et ce tableau) en réalisant en 1897 un des premiers films de guerre, « *Bombardement d'une maison* ».



Les dernières cartouches (Alphonse de Neuville)

Jacques Antoine DEFAYE faisait-il partie des retranchés de l'auberge ? Il a tiré en tout cas sa dernière cartouche le 31 août 1870, tué à l'ennemi selon la retranscription de son acte de décès à Béceleuf en mai 1871. Il est le seul Deux-Sévrien trouvé par le Cercle généalogique des Deux-Sèvres qui soit tombé à Bazeilles. Ce jour-là, malgré plus de 4 000 morts, la victoire fut allemande. 2 665 soldats français y laissèrent la vie. Le lendemain, Napoléon III capitulait à Sedan et le Second Empire disparaissait.

P.S. En 1902, un monument aux morts de la guerre de 1870 est érigé à Béceleuf. Il fait partie des rares monuments aux morts du département rendant hommage aux victimes de cette guerre. Sur une plaque sont gravés les noms de 7 jeunes gens du village dont celui de Jacques Antoine DEFAYE.



Joseph TALON : le siège de Sedan (1^{er} septembre 1870)

Joseph TALON est né le 30 décembre 1843 à Largeasse, fils d'Augustin TALON, bordier, et de Marie GODRIE son épouse. En 1863, au conseil de révision à Moncoutant, il tire un mauvais numéro et doit partir pour un service militaire de 7 ans. Le jeune cultivateur mesure 1 mètre 66. Il a les cheveux et

sourcils châtain clair, les yeux roux, le nez moyen, la bouche petite, le menton rond, le visage ovale et le teint clair. Il sait lire et écrire. Il dit avoir mal au côté gauche ce qui ne l'empêche pas d'être propre au service. En 1870, lors de la déclaration de guerre à la Prusse, il est toujours soldat dans l'armée active, dans la 8^e compagnie du 3^e bataillon du 37^e régiment de ligne.



La bataille de Sedan vue par les Allemands (BNU de Strasbourg)

Ce régiment est rattaché à l'armée de Chalons forte de 120 000 hommes, commandée par l'empereur Napoléon III et le général Mac-Mahon. Suite à des erreurs tactiques, elle se retrouve encerclée à Sedan par l'armée prussienne bien supérieure en nombre (200 000 hommes) et en armement. La bataille débute le 31 août à Bazeilles et se continue le lendemain sur Sedan où refluent les troupes françaises défaites. L'empereur ne peut que capituler. 80 000 soldats et officiers sont faits prisonniers ce jour-là. Cette défaite de Sedan signe la fin du Second Empire. Le 4 septembre, la République est proclamée et un gouvernement de Défense nationale est aussitôt constitué. Il décide de continuer le combat contre la Prusse.

Joseph TALON ne survit pas longtemps au Second Empire. Il décède à l'hôpital militaire de Sedan le 10 septembre 1870 après y être entré le 2 du même mois, par suite de plaie pénétrante de poitrine (coup de feu). Il avait 26 ans. Le Cercle généalogique des Deux-Sèvres a identifié 8 Deux-Sévriens morts à la bataille de Sedan parmi les 3 000 morts français. Ainsi, il y avait Jean Paul Aristide BARRAUD d'Ardin, Frédéric BERTHOUIN de Souché, Jacques COUSIN de Frontenay-Rohan-Rohan...

Charles QUINCARLET : prisonnier en Allemagne (septembre 1870)

Charles QUINCARLET est né le 10 février 1843 à Exoudun, fils de Jean QUINCARLET, journalier, et de Marguerite CHARRAULT son épouse. En 1863, au chef-lieu de canton, La Mothe-Saint-Héray, le jeune cultivateur tire un mauvais numéro et doit partir pour 7 ans de service militaire. Il est considéré comme propre au service malgré une faiblesse de poitrine observée. Il a les cheveux et sourcils châtain, le front couvert, les yeux roux, le nez moyen, la bouche moyenne, le menton rond, le visage ovale et le teint coloré. Il mesure 1 mètre 68 et sait lire et écrire.

Il appartient encore à l'armée active quand la guerre est déclarée. Il est alors chasseur de 2^e classe dans le 8^e régiment de chasseurs à cheval, 9^e escadron. Ce régiment fait partie de l'armée de Châlons de Mac-Mahon et il participe à la bataille de Beaumont dans les Ardennes le 30 août 1870. C'est une déroute de l'armée française qui a 1 800 soldats tués ou blessés et 3 000 disparus dont 2 000 prisonniers. Est-ce ce jour-là que Charles QUINCARLET est fait prisonnier ? C'est bien possible car, dès la mi-septembre, on retrouve sa trace dans un camp de prisonniers à Dresde.



Prisonniers de guerre (source : la guerre de 1870 en images)

La guerre de 1870 a fait de nombreux prisonniers français. On estime à presque 400 000 leur nombre (à comparer aux moins de 40 000 Allemands). 80 000 furent capturés lors de la chute de Sedan le 2 septembre. Les Allemands ont dû alors improviser de nombreux camps dans tout le pays, face à l'afflux des soldats français prisonniers. Leur survie fut difficile à cause de carences alimentaires, de conditions d'hygiène désastreuses, d'un hiver très rigoureux et parfois de mauvais traitements de la part des gardiens. 18 000 soldats français sont décédés en captivité. Une fois la paix signée, le retour des survivants a commencé en mars 1871 et s'est étalé jusqu'au mois d'août.

Charles QUINCARLET atteint du typhus entre à l'ambulance de réserve numéro 112 de Dresde le 17 septembre 1870. Il y décède presque un mois plus tard, le 12 octobre, à l'âge de 27 ans. Pour le département des Deux-Sèvres, Génée79 a trouvé 109 soldats décédés dans différents camps disséminés sur le territoire ennemi, un chiffre forcément en dessous de la vérité. Parmi eux, il y avait Antoine AIMÉ de Coulonges-sur-l'Autize décédé à Torgau, François AUBINEAU de Saint-Clémentin mort à Spandau ou Victor Benjamin BAUDRIT d'Adilly défunt à Darmstadt.

Antoine KAROLEVIEZ : le siège de Paris (à partir du 20 septembre 1870)

Antoine KAROLEVIEZ naît le 5 mai 1848 à Airvault, fils d'Ambroise KAROLEVIEZ, cantonnier, et de son épouse Louise Adèle BOISSIEUX. Suite à une erreur de date d'une année, il appartient à la classe 1869. Quand il se présente cette année-là, il réside à Saint-Jouin-de-Marnes et exerce la profession de chaisier. Il a les cheveux et sourcils châains, le front rond, les yeux bleus, le nez long et mince, la bouche moyenne, le menton rond, le visage ovale et le teint coloré. Il possède une tache au-dessus de l'œil droit et une autre au-dessous. Il mesure 1 mètre 63 et sait lire et écrire.

L'année suivante, peu après la déclaration de guerre, il intègre l'armée d'active et rejoint le 55^e régiment d'infanterie le 10 août. Il est sans doute aussitôt versé au 114^e régiment d'infanterie où il est formé au maniement des armes.



Le siège de Paris (Musée Carnavalet)

Le 1^{er} septembre qui voit la défaite de Sedan et la capture de Napoléon III signe la fin du Second Empire. La III^e République tout juste constituée avec à sa tête Gambetta décide de poursuivre la lutte. Il faut protéger la ville de Paris, assiégée depuis le 20 septembre par les Prussiens. Antoine KAROLEVIEZ avec ses camarades de régiment fait partie des 220 000 soldats qui ont la tâche de défendre la capitale durant les longs et difficiles mois de siège. Des combats ont lieu à Châtillon, Buzenval, Le Bourget... La capitale bombardée, coupée du reste du pays, doit se rationner. Certains mangent des animaux du zoo, du cheval, du chien ou du chat pour survivre. Le siège ne prend fin qu'avec l'armistice du 28 janvier 1871.

Antoine KAROLEVIEZ ne meurt ni sous les obus lancés par l'ennemi, ni au cours des combats aux alentours de Paris. Il rend son dernier souffle suite à une double pneumonie, le 26 janvier à 8 heures du soir à l'hôpital Saint-Martin. Il y était rentré le 20. L'acte de décès n'arrivera que deux ans plus tard, le 14 août 1872, dans la commune de Saint-Jouin-de-Marnes.

Le siège de Paris a vu mourir au combat de nombreux soldats deux-sévriens comme Alexandre BARIET de Moncoutant, Louis Auguste BAUDOUIN de La Chapelle-Saint-Laurent ou François BERNELAS de Clavé... mais peut-être étaient-ils moins nombreux que ceux décédés d'une maladie respiratoire à travers toute la France. À cause de conditions sanitaires et climatiques difficiles, 79 Deux-Sévriens (au moins) sont morts de pneumonie, de bronchite, de pleurésie, de phtisie ou de tuberculose comme Jacques MALLET de Chey, Joseph MERIET de Clessé ou François METAY de Saint-Georges-de-Noisé...

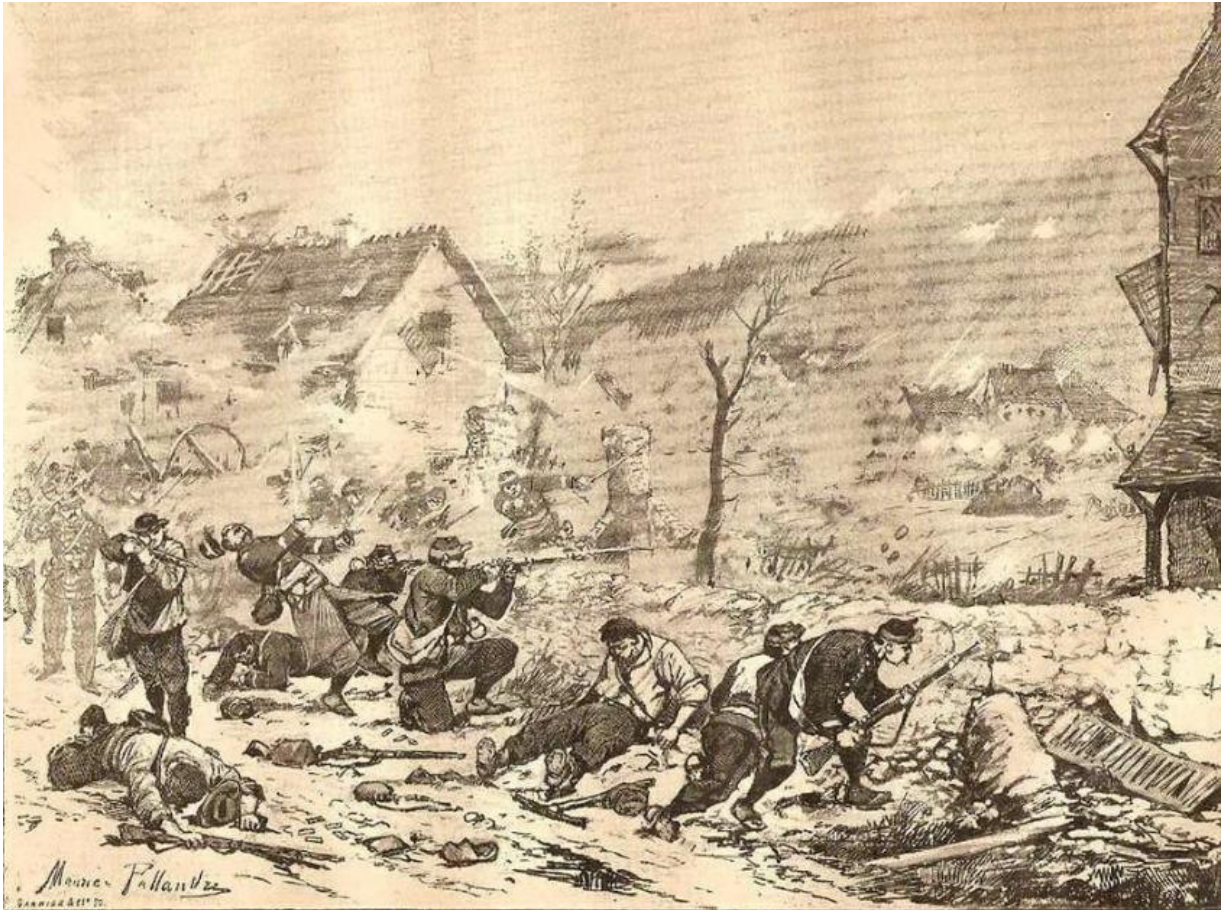
Émile MOREAU : la bataille de La Bourgonce (6 octobre 1870)

Émile Auguste René MOREAU est né le 15 octobre 1848 à Châtillon-sur-Sèvre, aujourd'hui, Mauléon, fils d'Auguste Stanislas Joseph MOREAU, propriétaire, et de Constance Jeanne YVON son épouse. Né dans une famille aisée, il peut poursuivre des études. Il est étudiant en médecine l'année de ses 20 ans et de la conscription. C'est un jeune homme aux cheveux et sourcils châtons, aux yeux roux, au front haut, au nez moyen, à la bouche moyenne, au menton rond, au visage plein et au teint coloré. Il mesure 1 mètre 69. Le tirage au sort le désigne pour partir mais sa situation familiale lui permet de se faire remplacer, il peut donc poursuivre voire achever ses études.

Deux ans plus tard, comme tous les jeunes gens de son âge, il est appelé pour défendre le territoire. C'est un chirurgien plein d'avenir qui intègre la garde mobile. Ses compétences professionnelles lui octroient le grade d'aide-major, en charge de soigner les blessés et les malades. Il part donc avec ses camarades deux-sévriens de Niort par le train le 18 septembre. Poitiers, Tours, Vierzon où ils s'arrêtent

quelques jours pour recevoir leurs armes et apprendre quelques rudiments, puis Nevers et enfin arrivée à Épinal (Vosges) le 4 octobre.

Les Prussiens sont tout près, à quelques kilomètres de là. La rencontre entre les deux armées se fait le 6 octobre sur les communes de Bruyères et de La Bourgonce. Engagée par les Allemands le matin, la bataille est encore incertaine à 13 heures. L'artillerie ennemie fait la différence. La lutte se poursuit dans les sous-bois, à l'arme blanche. La retraite française se transforme en déroute vers 17 heures. 300 soldats français sont tués, 500 sont blessés et 588 sont faits prisonniers.



Combat de La Bourgonce

Cette défaite française est vivement ressentie dans les Deux-Sèvres car plusieurs bataillons du 34^e d'infanterie se sont battus à La Bourgonce. Au moins 55 gardes mobiles du département y sont morts ou ont disparu comme Auguste AUDOUARD de Lussay, Dieudonné TRAVERS de Lusseray, Adolphe Eugène VIVIER de Saint-Maxire... Pour se souvenir d'eux, le département décida d'ériger un monument à leur mémoire à Saint-Rémy dans les Vosges, tout près du lieu où tant d'entre eux périrent. 39 noms y sont gravés mais ceux d'Émile MOREAU et de plusieurs autres ont été oubliés.



Le monument aux morts de Saint-Rémy (Vosges)

Les livres de l'époque consacrés à notre département pendant la guerre ont encensé le comportement héroïque de certains soldats ce jour-là : la mort d'Edmond BELOT de Thouars a été particulièrement relatée. Ce jeune lieutenant chargé de défendre le hameau de Nompatelize est atteint par une balle à la cuisse. Des Prussiens se précipitent sur lui, lui demandent s'il est Français. « *Oui, je le suis* » répond-il. Ils le lardent alors de coups de baïonnettes et l'assomment à coups de crosses. Malgré tout, il respire encore. C'est alors qu'un officier prussien lui tire une balle dans la tempe.



Edmond BELOT Source La chapelle de Luzay

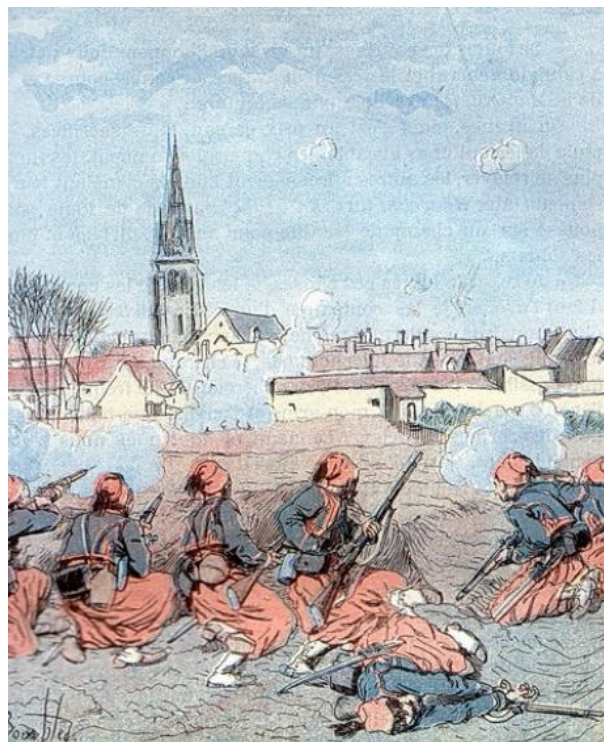
La mort du major Émile MOREAU est sans doute tout autant tragique. Il prodigue des soins aux blessés quand il est à son tour atteint par une balle. Transporté chez un habitant, Jean-Baptiste IDOUX, il décède le lendemain. Ces deux décès ont plongé dans l'affliction des familles qui ont pu, grâce à leurs relations, rapatrier les corps de leurs enfants. Edmond BELOT repose dans une chapelle construite pour lui à Luzay près de Thouars et le corps d'Émile MOREAU réclamé par son beau-frère M. BERTIER a pu être inhumé à Châtillon-sur-Sèvre.

Jean-Baptiste PAYNOT : la bataille de Beaune-la-Rolande (2 novembre 1870)

Jean-Baptiste PAYNOT naît à Boismé le 29 novembre 1848, fils de René PAYNOT, métayer, et de Marie MARTINEAU son épouse. En 1868, le jour de la conscription à Bressuire, il habite toujours Boismé où il exerce la profession de cultivateur. Il mesure 1 mètre 68, sait lire et écrire, il a les cheveux et sourcils châtain foncé, les yeux bleus, le front couvert, le nez moyen, la bouche moyenne, le menton rond, le visage ovale et le teint coloré. Il ne tire pas un numéro qui l'aurait obligé à faire son service militaire.

Deux ans plus tard, quand la guerre à la Prusse est déclarée, il est mobilisé. Il rejoint les gardes mobiles des Deux-Sèvres et suit leur parcours : départ en train de Niort vers le front de l'Est le 24 septembre, combats à La Bourgonce (Vosges) le 6 octobre, repli à pied jusqu'à la ville de Besançon atteinte le 16 octobre. Le 8 novembre, les soldats deux-sévriens repartent à pied puis en train vers la Loire envahie par les Prussiens. De nombreux combats opposent alors les deux armées.

Ainsi, les Deux-Sévriens du 34^e régiment d'infanterie sont engagés dans la bataille de Beaune-la-Rolande (Loiret) le 28 novembre 1870. Elle débute à 6 heures du matin par une attaque française. Malgré sa supériorité numérique et la vaillance des zouaves pontificaux, le général CROUZAT ne parvient pas à briser la résistance de l'ennemi retranché dans la ville, à l'abri derrière les murailles et le cimetière. Vers 15 heures 30, les gardes mobiles se lancent à l'assaut de la ville, mais l'attaque tourne au désastre à la nuit tombante. Les clairons sonnent la retraite et les Français se retirent. C'est une nouvelle défaite pour l'armée française qui déplore un millier de morts ou disparus, 3 500 blessés et prisonniers.



Les zouaves pontificaux à Beaune-la-Rolande (Image extraite de "L'armée de l'Est" de Grenest)

Ce jour-là sont décédés entre autres Alexandre BLAIS de Lezay, Pierre Élie GAUDIN de Cirières ainsi que Raoul GAULLIER de SERNEMONT de Maisontiers... mais pas Jean-Baptiste PAYNOT ou du moins pas encore. Il est blessé d'un coup de feu à l'épaule droite. Les médecins qui le soignent constatent : « *Plaie pénétrante de*

l'épine de l'omoplate droite, plaie fistuleuse, gêne des mouvements du bras. » Il survit donc à sa blessure. Il est réformé et perçoit même une gratification pour cause de blessure. Il est vivant en 1872, puisque recensé dans sa commune, et sans doute encore en 1876 mais il décède avant 1881. Bien que sa mort soit très tardive, le Cercle généalogique des Deux-Sèvres a intégré Jean-Baptiste PAYNOT au Mémorial des soldats victimes de ce conflit. En effet, début 1881, le maire de Boismé a mis son nom sur la liste des 6 victimes de la guerre de 1870 de sa commune en précisant « *par suite de blessures à Beaune-la-Rolande* ». Il reste toutefois un mystère à éclaircir : je n'ai pas trouvé où et quand précisément est mort Jean-Baptiste PAYNOT.

Pierre René LÂSNE : la bataille de Patay (5 décembre 1870)

Pierre René LÂSNE naît le 28 mars 1850 à Saint-Généroux. Ses parents sont René LÂSNE, vigneron, et Marie DAUNIS. Ce n'est pas la bonne année pour naître car 20 ans plus tard, toute la classe 1870 ou presque est mobilisée dans la guerre contre les Prussiens. Quand vient le jour du conseil de révision à Airvault, c'est un garçon d'1 mètre 67 qui se présente, sachant lire et écrire et exerçant le métier de cultivateur. Le jeune homme a les cheveux et sourcils noirs, le front couvert, les yeux gris, le nez moyen, la bouche grande, le menton rond, le visage ovale et le teint coloré. Il incorpore l'armée d'active et rejoint le 12 octobre 1870 le 32^e régiment d'infanterie.



Bataille de Coulmiers (image d'Épinal)

Ce régiment se retrouve dans l'armée de la Loire et participe à différents combats meurtriers dans la Beauce et autour d'Orléans à partir d'octobre 1870. Rien que dans le registre des décès d'Orléans, il a été relevé 795 décès de soldats français en 1870. La ville est prise le 11 octobre après la défaite d'Artenay. Orléans est évacuée par les Bavarois le 9 novembre suite à la victoire de Coulmiers. Le général d'Aurelle se retranche dans la ville qui est prise une nouvelle fois par les Allemands le 5 décembre après des combats à Loigny, Artenay et Patay.

C'est dans cette dernière commune du Loiret qu'est mort Pierre René LÂSNE, début décembre 1870. Sur la feuille de renseignements demandant en 1880 aux maires des Deux-Sèvres de lister les morts de la guerre, Pierre René LÂSNE est le seul à figurer pour la commune de Saint-Généroux. Il est écrit qu'il a disparu à la bataille de Patay. Il est même précisé par l'édile : « *l'acte de disparition a été fourni à la famille par le Ministre de la Guerre, c'est moi qui leur ai remis* ».

Cette bataille vit aussi la mort ou la disparition d'autres Deux-Sévriens : François ROSSARD de Soudan, Pierre SERVANT de Sainte-Soline, Louis Joseph BEDON de Saint-André-sur-Sèvre... Nos soldats furent, de toute évidence, défaits à Patay. Ce ne fut pas le cas quelques siècles plus tôt. Pendant la guerre de 100 ans en 1429, l'armée française menée par Jeanne d'Arc écrasait les Anglais dans cette même localité. Pour certains, cette victoire serait à l'origine de l'expression « mettre la pâtée ». Malheureusement, l'expression existe aussi dans l'autre sens : « prendre la pâtée ».

ANDRAULT François : l'épidémie de variole (30 décembre 1870)

François ANDRAULT est né le 11 mars 1846 à Chenay (sud Deux-Sèvres, canton de Lezay), fils de Pierre ANDRAULT, journalier, et de son épouse Madeleine MACOUIN. En 1866, l'année de ses 20 ans, il n'est pas tiré au sort le jour de la conscription et évite ainsi un service militaire qui durait alors 7 ans. François sait lire et écrire et il exerce le métier de maçon. Il appartient à la garde mobile, sorte d'armée de réserve créée cette année-là, mais il y a peu de contraintes, les exercices sont rares.

Le 19 juillet 1870 la France déclare la guerre à l'Allemagne. L'armée française mal dirigée enchaîne les défaites. Très vite, il est décidé de faire appel dans chaque département à la garde mobile. Le 14 août comme sans doute partout en France, tous les jeunes hommes des Deux-Sèvres ou presque sont rappelés. François ANDRAULT va sans doute à Melle où il reçoit une très sommaire formation.

Le 4 septembre, c'est la chute du Second Empire suite à la reddition de Napoléon III aux Prussiens à Sedan. La République est rétablie et le gouvernement de Défense nationale tout juste constitué décide de continuer la guerre. Le 18 septembre, les 3 bataillons des Deux-Sèvres sont regroupés à Niort et les 3 600 jeunes gens mobilisés se dirigent vers la gare. Le train les emmène à Vierzon où ils reçoivent enfin un vrai fusil (le Chassepot) puis à Épinal juste à l'arrière du front. François ANDRAULT est sans doute l'un d'eux. À quelles batailles participe-t-il tout au long de ce conflit ? Je l'ignore mais ce n'est pas suite à un combat qu'il décède.

François ANDRAULT, soldat du 47^e régiment de marche, meurt à 7 heures du matin le 30 décembre 1870 à l'hôpital civil de Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire). Il y était rentré deux jours plus tôt. Il n'avait que 24 ans. La retranscription de son acte de décès dans le registre de sa commune de naissance un an après (le 2 décembre 1871) nous apprend que c'est la variole qui l'a emporté.

Lors de cette guerre oubliée, la variole a occasionné plus de pertes humaines dans les troupes françaises que ne le firent bien des combats. L'épidémie qui sévissait de façon latente depuis quelques années en France s'est propagée de façon spectaculaire en 1870 et 1871 parmi les troupes et elle est sans doute une des causes de l'effondrement de l'armée française. On estime à plus de 23 000 les soldats morts de la variole contractée durant la guerre. L'obligation vaccinale sera d'ailleurs imposée petit à petit à la population suite à cette catastrophe sanitaire autant que militaire. Ainsi, en 1876, elle concernera tous les conscrits.

François ANDRAULT n'est malheureusement pas le seul de notre département à périr à cause de la variole pendant la guerre. J'aurais pu tout autant choisir Pierre BAGUENARD de Saint-Amand-sur-Sèvre, Louis BENOÎT de Saint-Porchaire ou Jacques FEMOLANT de Saint-Maixent. En tout, le Cercle généalogique des Deux-Sèvres a pu identifier 86 militaires victimes de cette maladie pendant et juste après la guerre, un nombre sans doute bien inférieur à la réalité.



Musée des moulages de l'Hôpital Saint-Louis

Édouard FESTY : l'escarmouche de la Fourche (6 janvier 1871)

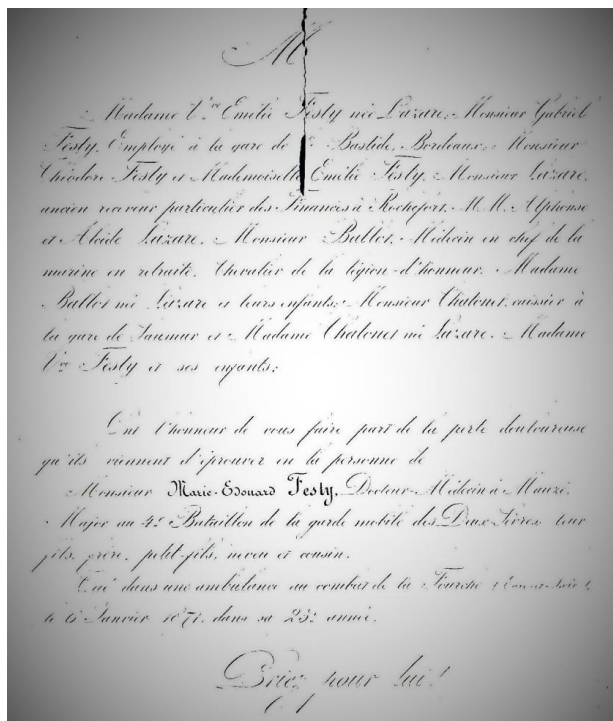
Marie « Édouard » FESTY naît le 9 février 1846 à Mauzé-sur-le-Mignon, fils de Jacques Benjamin Théodore FESTY, propriétaire et d'Émelie Julie LAZARE son épouse. Il voit le jour dans un milieu social favorisé de notables, ce qui lui permet d'apprendre bien plus qu'à lire et à écrire et de pouvoir poursuivre une belle scolarité. En 1864, il entame des études de médecine à Bordeaux qu'il continue à Paris. En 1866, l'année du tirage au sort pour l'armée, il ne se présente pas à Mauzé où il était convoqué. Il passe pour des raisons pratiques son conseil de révision à Paris et doit le faire valider le 16 mai à Bressuire. Il aurait dû partir au service vu le tirage au sort de son numéro mais il est exempté au motif de « faible de constitution ». Il peut donc achever ses études à Paris comme externe des hôpitaux. Il obtient son diplôme de docteur en médecine et il revient dans sa commune natale, Mauzé, pour y exercer son métier en 1870.

Quelques mois plus tard, la guerre éclate et il rejoint le 4^e bataillon des mobiles des Deux-Sèvres. En octobre, il est nommé médecin de ce bataillon avec le grade d'aide-major. Il se retrouve dans l'armée de la Loire sous les ordres du général Chanzy. Il ne manque sûrement pas de travail, il lui faut soigner les nombreux blessés et malades.

Le 6 janvier 1871 se déroule une escarmouche avec les Prussiens au lieu-dit de la Fourche (commune de Coulonges-les-Sablons dans l'Orne). Cet endroit avait déjà été le site d'une bataille le 21 novembre 1870. Un détachement composé du 4^e bataillon de mobiles et d'un groupe de francs-tireurs heurte de plein fouet l'avant-garde de la 4^e division de cavalerie du Prince Albrecht de Prusse, bien supérieure en nombre.

Voilà ce qui est relaté à propos d'Édouard FESTY dans une note appartenant au fond Tirant (AD79 – 1 ESOP2/125) : « Il venait de panser des blessés qu'on avait apportés dans une maison située auprès du lieu du combat, lorsqu'il reçut en pleine poitrine une balle et mourut quelques instants après. Dans la chambre où il était se trouvaient des blessés français et prussiens et l'abbé Briant aumônier du 4^e bataillon. »

Édouard FESTY, mort à presque 25 ans d'une balle perdue, fait partie des dix Deux-Sévriens engagés au combat de la Fourche décédés le 6 janvier 1871. Il y avait aussi Désiré François HUBERT de Vautebis, Aimé Fridolin ROBIN de Largeasse, Pierre SIMON de Melle... mais, privilège du notable et du grade, ce fut Édouard FESTY qui fut retenu comme héros. On retrouve son nom dans différents livres consacrés à la guerre de 1870 ainsi qu'en tête de liste de trois monuments aux morts de la guerre de 1870 érigés par le département en 1881.



Faire part du décès d'Édouard Festy



Firmin VALLEMONT : les francs-tireurs (8 janvier 1871)

Firmin VALLEMONT a été trouvé le 9 octobre 1849 exposé à la boîte de l'hospice de Niort. Il vit donc le sort des enfants placés et fait différents apprentissages chez des menuisiers. Il donne satisfaction à ses différents employeurs. En 1869, il tire au sort un numéro qui aurait dû l'envoyer dans l'armée active mais il est réformé car faible de constitution. Il semble même ne pas avoir été versé dans la réserve des gardes mobiles. Si certains se seraient satisfaits de pouvoir éviter la guerre et ses horreurs à venir, ce ne semble pas être le cas de Firmin VALLEMONT. Puisqu'il ne peut être ni soldat, ni garde mobile, il va être franc-tireur.

Les francs-tireurs sont des hommes ne faisant pas partie de l'armée active ou de réserve désirant combattre l'ennemi. Ce sont donc des volontaires regroupés en corps francs plus ou moins organisés et nombreux. On peut citer la légion des volontaires de l'Ouest constituée de zouaves pontificaux, les francs-tireurs de Montevideo, les tirailleurs de Garibaldi... Ils servaient le plus souvent d'éclaireurs à l'armée régulière. Il valait mieux pour eux ne pas tomber prisonnier car ils n'étaient pas considérés comme belligérants par l'ennemi et n'avaient pas le statut un peu protecteur de prisonniers de guerre. Dans les Deux-Sèvres, c'est Auguste POINSIGNON qui forme le corps des francs-tireurs du département.



Casimir Portron, franc-tireur des Deux-Sèvres (musée de l'armée, Paris)

Est-ce à ce corps qu'appartenait Firmin VALLEMONT ? Était-il éclaireur de l'armée de la Loire ? Il meurt le 8 janvier 1871 à l'ambulance du Théâtre du Mans. Il n'est pas le seul franc-tireur deux-sévrien à perdre la vie durant la guerre franco-allemande : subissent le même sort Marc Pierre CHAUVEAU d'Airvault, Gustave LOUVEL de Niort, Charles GUIBERTEAU de Moutiers-sous-Argenton...

RIGOBERT : la bataille de Villersexel (9 janvier 1871)

RIGOBERT fait partie des énigmes que le Cercle généalogique des Deux-Sèvres n'a pu ou su résoudre. De ce soldat du 39^e régiment de marche, nous n'avons qu'un nom ou un prénom donné par le maire de la commune de Chey en 1880. Le fait qu'il n'y ait qu'un seul mot pour nommer ce soldat et de plus qu'il soit peu attesté dans le département (que ce soit un nom ou un prénom) me fait penser qu'il s'agit d'un enfant trouvé, ceux-ci se retrouvaient affublés souvent de prénoms originaux.

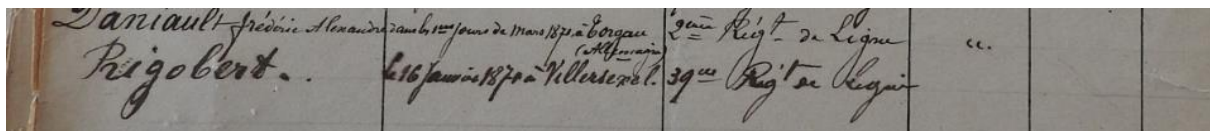
Ce que l'on sait de RIGOBERT tient donc en peu de mots : il était dans l'armée active et appartenait au 39^e régiment de ligne. Si on suit l'histoire de ce régiment, on peut donc supposer qu'il a servi en Algérie et qu'ensuite, lorsque la guerre a été déclarée, il a été rattaché à l'armée de la Loire et ensuite à l'armée de l'Est.



*Bourbaki à Villersexel
(Image extraite de "L'armée de l'Est" de Grenest)*

En janvier 1871, les combats se portent donc dans l'Est de la France. Le 9 janvier 1871 se déroule la bataille de Villersexel (Haute-Saône). Elle oppose des éléments de l'armée de l'Est du général Bourbaki forte de 20 000 hommes aux troupes prussiennes de Von Werder qui en comptent 15 000. L'objectif français est de rejoindre Belfort, où résiste le colonel Denfert-Rochereau, pour prendre les forces allemandes à revers. Les Prussiens parviennent à déborder les troupes françaises qui tiennent le pont sur l'Ognon. À 13 heures, l'ennemi prend possession du château et la ville est occupée. Mais Bourbaki et ses hommes reprennent le château vers 17 heures, après une mêlée confuse et des affrontements au corps à corps. La résistance cesse vers 3 heures le 10 janvier, avec l'évacuation des troupes prussiennes. Cette rare victoire française coûte à la France 654 tués et blessés et 700 prisonniers. Pour l'armée française, ce fut malheureusement la dernière.

En 1880, pour satisfaire à une demande du préfet des Deux-Sèvres, le maire de Chey déclare que 10 hommes de sa commune sont morts des suites de la guerre de 1870. Le dernier nom est celui de RIGOBERT, sans doute rajouté à la fin pour réparer une omission car l'encre semble différente. Il écrit que RIGOBERT est mort à Villersexel le 16 janvier 1870 soit quelques jours après le combat. C'est la seule trace de l'existence de ce soldat oublié d'une guerre oubliée.



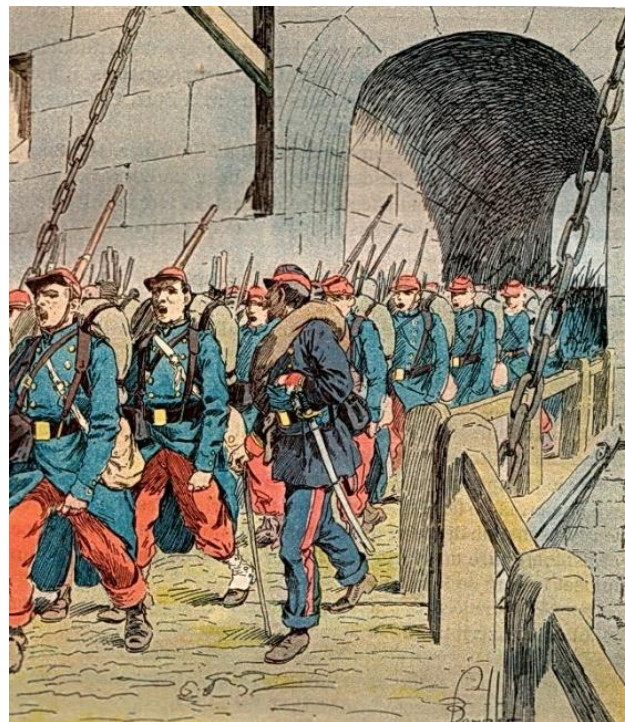
AD79 / R 165

D'autres jeunes gens des Deux-Sèvres, mobiles ou soldats d'active, sont morts comme lui à Villersexel. Parmi eux, François BARRICAULT de Sainte-Éanne, Marie Désiré BOISSINOT de Saint-Laurs, Louis THEBAULT de Pamproux... Pour honorer les nombreux Deux-Sévriens qui y ont combattu ou qui y sont morts, la ville de Niort a nommé une de ses rues Villersexel comme elle l'a fait aussi pour Beaune-la-Rolande et La Bourgonce, les autres batailles où ont lutté les gardes mobiles du département.

Henri Victor HÉRISSE : repli à Besançon (26 janvier 1871)

Henri Victor HÉRISSE est né le 1^{er} mai 1849 à Fors, fils de Louis HÉRISSE, cultivateur, et d'Anne CHARRUYER son épouse. Lorsqu'il passe devant le conseil de révision en 1869 à Prahecq, il exerce la même profession que son père, il appartient à la longue cohorte de paysans du département qui vont devoir combattre les Prussiens dans un an. Il mesure 1 mètre 55, ses cheveux et sourcils sont châains, ses yeux bleus, son front rond, son nez moyen, sa bouche petite, son menton rond, son visage ovale et son teint brun. Il échappe au service militaire mais pas à la mobilisation générale un an plus tard.

Il est donc versé dans le 34^e régiment des gardes mobiles des Deux-Sèvres et il part en train pour le front le 24 septembre 1870. Après un arrêt d'une semaine à Vierzon où les soldats reçoivent leur fusil Chassepot et s'entraînent à son maniement, le convoi repart pour Épinal. Comme ses camarades, Henri Victor HÉRISSE est présent pour leur premier combat à La Bourgonce (Vosges) le 6 octobre. La bataille longtemps incertaine tourne à l'avantage des Prussiens.



Les mobiles deux-sévriens quittent Besançon en chantant...
Image extraite de "L'armée de l'Est" de Grenet

Les troupes françaises désorganisée finissent par refluer vers le sud. Ainsi, les mobiles des Deux-Sèvres rejoignent à pied le 16 octobre Besançon où ils subissent encore quelques escarmouches. Ils y restent jusqu'au 8 novembre, date à laquelle ils repartent en chantant ! Ils se dirigent vers le Loiret et participent à la bataille de Beaune-la-Rolande (28 novembre). À nouveau défaits, ils vont se battre le 9 janvier à Villersexel (Haute-Saône). Cette victoire sur les Prussiens est suivie d'une sévère défaite à Héricourt (17 janvier) et les gardes mobiles deux-sévriens doivent se replier encore une fois sur Besançon, le 26 janvier, avant de se réfugier en Suisse.

Henri Victor HÉRISSE lui ne quitte pas Besançon puisqu'il décède à l'hospice civil le 29 janvier 1871, juste après la signature de l'armistice. Peut-être a-t-il succombé à des blessures infligées lors du combat de Villersexel. Les Deux-Sévriens décédés de blessure ou de maladie dans la capitale française de l'horlogerie sont nombreux puisque cette ville a été deux fois le lieu de leur repli. Le Cercle généalogique des Deux-Sèvres en a retrouvé 80. Ainsi, après la défaite du 6 octobre 1870 à La Bourgonce sont décédés Louis BLAIS de Clazay, Louis RIFFE d'Ardin, Charles ROULLET de Sainte-Blandine... et après celle du 17 janvier à Héricourt sont morts Jean BROTTIER de Vasles, André CHAIGNEAU d'Augé, François RICHARD de Saint-Georges-de-Rex...

Léon ETURMY : l'armistice (28 janvier 1871)

François « Léon » ETURMY est né le 10 septembre 1844 à La Foye-Monjault, fils de François ETURMY, cultivateur, et d'Anne MICHEAU son épouse. À l'âge de 20 ans, il se présente devant le conseil de révision à Beauvoir, chef-lieu de canton, pour le tirage au sort. Il tire le numéro 1 et est propre au service. Le conseil fait sa description : cheveux et sourcils châains, front droit, yeux gris, nez moyen, bouche petite, menton rond, visage ovale. Il mesure 1 mètre 69, sait lire et écrire et exerce le même métier que son père, cultivateur.

Fait-il son service militaire de 7 ans ou bien est-il remplacé ? Quand la guerre contre la Prusse est déclarée en 1870, il ne semble pas faire partie de l'armée active puisqu'il appartient à la garde mobilisée des Deux-Sèvres. Son parcours militaire m'est totalement inconnu. Je ne retrouve sa trace que le 28 janvier 1871, jour de l'armistice, à l'hospice civil de Cherbourg, dans la Manche. Nous sommes bien loin de la ligne de front. Depuis combien de temps est-il hospitalisé ? Et pour quelle raison ? Était-il blessé, malade ? Comme souvent en généalogie, je me pose plus de questions que je n'obtiens de réponses. Toujours est-il que ce jour-là, Léon ETURMY s'éteint à 4 heures du matin. Ce même jour est signé l'armistice qui met fin à cette guerre-éclair entre la France et l'Allemagne. Léon ETURMY meurt le jour de la paix.

Le gouvernement de la Défense nationale demande l'armistice le 28 janvier 1871. Les Allemands peuvent entrer dans Paris et la capitale doit verser une rançon de 200 millions de francs. Gambetta qui voulait continuer le combat démissionne du gouvernement le 6 février. Le traité de Francfort du 10 mai 1871 fixe les conditions de la paix. Elles sont sévères pour la France : perte de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine, 5 milliards de francs-or d'indemnité à verser en 3 ans... La dureté de ce traité est la source d'une détestation du voisin allemand et d'un désir de revanche exacerbé par les hommes politiques. Il est une des causes de la future Première Guerre mondiale, de la même façon que celui de Versailles en 1918 créera les conditions de la Seconde Guerre mondiale.



*La signature de l'armistice (détail).
Source : Le Monde illustré du 11/02/1871*

Le décompte des victimes de la guerre ne s'arrête malheureusement pas le 28 janvier 1871. Rien que pour les Deux-Sèvres, plusieurs centaines de jeunes soldats allaient mourir tout au long de l'année 1871 et même au-delà, des suites de leurs blessures ou de maladie contractée à l'armée. Ainsi, Pierre Victor BERNARD de Fenioux, Émile RIMBAULT d'Amailloux, Clément Alexis THOMAZEAU de Moutiers-sous-Argenton... meurent le même jour que Léon ETURMY respectivement à Marseille, Châlons-sur-Marne et Besançon.

P.S. Comme à Béceleuf, il existe à La Foye-Monjault un monument aux morts honorant les morts de 1870 (Voir l'article [Un monument prémonitoire](#) sur le site *La Foye-Monjault à travers les siècles*). Érigé en 1912, il comporte 7 noms parmi lesquels celui de Léon ETURMY. Deux ans seulement après son inauguration, la mobilisation générale était déclarée et la guerre de 14-18 commençait. La paix n'avait été que temporaire et 34 nouveaux noms allaient bientôt s'ajouter sur le monument aux morts de La Foye-Monjault.



René OLEREAU : disparaître à jamais (?)

René OLEREAU est né le 24 septembre 1845 à Vallans, canton de Frontenay-Rohan-Rohan. Il est le fils de René OLEREAU, cultivateur, et de Louise SARRAZIN son épouse. René OLEREAU est l'exemple-type du jeune homme des Deux-Sèvres décédé durant la guerre de 1870 pour lequel nous ne savons presque rien de plus que ce que nous apprend son acte de naissance. En cherchant sur le canton de Frontenay-Rohan-Rohan et sur ceux voisins, le Cercle généalogique des Deux-Sèvres n'a trouvé son nom ni dans la liste de tirage au sort de sa classe 1865, ni dans la liste du contingent. Peut-être résidait-il cette année-là loin de son lieu de naissance. Nous savons qu'en 1870, au déclenchement de la guerre, il n'était pas dans l'armée active. Il appartenait à la garde nationale et il a donc rejoint le 34^e régiment d'infanterie, comme la majorité des mobiles du Deux-Sèvres.

En effet, en 1880, sur la feuille de 3 lignes renseignant les jeunes hommes de sa commune morts pendant la guerre 1870-71, le maire de Vallans écrit en premier dans son tableau : « *Nom et Prénom : OLLEREAU René ; Date et Lieu de décès : INCONNU ; Incorporation dans : Garde nationale mobile, 34^e régiment* ».

Noms & Prénoms.	Date & lieu de Décès.	Incorporation dans		Observations.
		l'armée active Designation du régiment	garde nationale mobile mobilisé	
Mercadé René	inconnu			
Bernier André	Décembre 1871 à Niort			
Andret Pierre	7 Janvier 1871 à Angoulême 1 ^{er} régiment de Pol.			

AD79 R 165

Où, quand et comment est-il mort ? Le 34^e régiment de ligne a participé à de nombreux combats, La Bourgonce, Beaune-la-Rolande, Villersexel...

Outre les combats, il y a eu des prisonniers en Allemagne, des internés en Suisse, des blessés et malades envoyés dans des ambulances ou des hospices à l'arrière du front... autant d'endroits et de raisons de mourir. Le Cercle généalogique a parfois réussi à découvrir le lieu, la date et les circonstances des décès de jeunes gens considérés disparus à jamais par leurs familles qui n'avaient à l'époque aucune nouvelle. Mais pour d'autres, nous n'avons rien trouvé d'autre que leur nom sur un monument aux morts ou sur une liste rédigée par un maire du département en 1880.

Parmi les hommes pour lesquels nous ne savons rien sur le décès, parmi ces jeunes gens dont les parents ont dû en vain attendre longtemps le retour, il y avait Pierre DELEZAY de Mairé-Levescault, Jacques MICHEAU de Magné, Jacques ROUSSEAU d'Ardin et tant d'autres... L'association a ainsi recensé 233 soldats disparus pour les Deux-Sèvres.

Louis Julien COURAUD: interné en Suisse (à partir du 1^{er} février 1871)

Louis Julien COURAUD est né à Moncutant le 18 décembre 1843, fils de Jean COURAUD, meunier, et de Marie ARQUIS son épouse. En 1863, quand il passe devant le conseil de révision, il exerce le même métier que son père, meunier, et toute la famille réside aux Moutiers-sous-Chantemerle. Voici sa description ce jour-là : cheveux et sourcils châtain foncé, front couvert, yeux roux, nez moyen, bouche moyenne, menton rond, visage ovale, teint brun. Il mesure 1 mètre 71 et ne sait ni lire ni écrire. Il est déclaré propre au service. Le voilà donc parti pour 7 ans théoriquement.

En 1870, il n'était sans doute plus soldat puisqu'il semble avoir suivi la route de la plupart des gardes mobiles des Deux-Sèvres rappelés le 14 août pour soutenir l'armée française en déroute face aux Prussiens. Il suit alors un parcours qui le mène aux batailles de La Bourgonce (Vosges) le 6 octobre 1870, de Beaune-la-Rolande (Loiret) le 28 novembre 1870, de Villersexel (Haute-Saône) le 9 janvier 1871. La guerre s'achève le 28 janvier. Comme 87 000 autres hommes de l'armée de l'Est dirigés par Bourbaki et oubliés lors des négociations de l'armistice, on le retrouve en Suisse le 1^{er} février 1871, préférant se réfugier dans ce pays avec le statut d'interné plutôt que de se rendre.

Même si des blessés et des malades y décèdent, la situation d'interné en Suisse est bien plus enviable que celle de prisonnier en Prusse. La population accueille avec beaucoup de sympathie et générosité les soldats français qui se retrouvent dispersés dans tout le pays. Malheureusement, des drames s'y produisent parfois comme à Morges. 780 soldats français sont astreints à surveiller un arsenal où sont entreposées de grandes quantités de munitions de l'armée française. Certains sont chargés de mettre en tonneau la poudre des cartouches avariées. Hélas, [une terrible explosion](#) dans l'arsenal le 2 mars 1871 secoue la ville. Elle entraîne la mort de 22 internés français.



Détail du Panorama Bourbaki (Édouard Castres)

Louis Julien COURAUD fait partie de ces 22 victimes accidentelles. Il avait 27 ans. Le Cercle généalogique a trouvé 53 autres jeunes Deux-Sévriens morts en Suisse au début de l'année 1871. L'association les a comptabilisés dans les victimes, induites, du conflit entre la France et l'Allemagne. Les décès furent bien souvent la conséquence de blessures ou de maladies contractées à la guerre. Parmi ces 53 jeunes hommes, j'aurais pu tout autant choisir Jean-François DELOUVÉE de Fors, Jean PIERRON de Montalembert ou Alexandre ROUVREAU de Cherveux décédés respectivement à Fribourg, Ebikon et Moudon.

François et Eugène NOIREAU : isolés aux Fontenelles (3 et 8 février 1871)

Eugène et François NOIREAU sont frères, ils sont nés tous les 2 à Boismé, Eugène, le 24 janvier 1841 et François le 21 août 1848. Ils sont les fils de François NOIREAU, bordier, et Louise MORTEAU. L'aîné en 1861 est exempté pour défaut de taille. Le jeune homme qui ne sait ni lire ni écrire mesure donc moins d'1 mètre 56. Quant à son frère, je n'ai pas trouvé sa fiche matricule mais il semble bien avoir été aussi exempté.

En 1870, ils habitent tous les deux à Saint-Sauveur-de-Givre-en-Mai. L'un et l'autre se retrouvent versés dans la garde mobilisée, après la déclaration de guerre à l'Allemagne. L'armée française a besoin de nombreux soldats et rappelle même les exemptés. Leur parcours militaire est peut-être identique mais je n'en ai pas trouvé la trace. Hélas pour eux, il finit de façon similaire et tragique. Comme tant d'autres, ils contractent la variole et sont soignés à l'hospice de Niort.

L'hospice de Niort a soigné durant la période de la guerre 1870-1871 plus de 4 500 militaires malades et blessés. Les cas de variole préoccupent particulièrement. Pour éviter que la maladie se propage davantage, les soldats déjà contaminés sont envoyés le 22 janvier 1871 à quelques kilomètres de là, à l'ambulance des Fontenelles de Souché qui a été ouverte en urgence dans une congrégation religieuse tenue par des sœurs. En tout 191 soldats atteints de variole ont été envoyés aux Fontenelles du 22 janvier au 1^{er} mai.

Les frères NOIREAU font sans doute partie des premiers malades isolés aux Fontenelles. Le 3 février 1871 à 3 heures du matin, François, 22 ans, décède de la variole. Cinq jours plus tard, le 8 février à 1 heure du matin, son frère aîné Eugène, 30 ans, succombe à la même maladie. 44 autres jeunes hommes soignés dans cette ambulance sur les 191 meurent de la variole. Parmi eux, 32 étaient des soldats des Deux-Sèvres comme Théodore BENOIST de Faye-l'Abbesse, François DUJOUR de Neuvy-Bouin ou Louis GABARD de Gourgé. La plupart de leurs noms se retrouvent sur un monument aux morts au centre du cimetière de Souché, mêlés à ceux des natifs de la commune décédés loin de chez eux, avec la devise du « Souvenir français » :

Médicaments consommés aux Fontenelles			
20 lit	Sucre de Sucre de lait	60	12 "
30 lit	Uge	" 20	24 "
10 grammes	Sucre de quinine	600 - 600	6 "
1 gr	Châta de Moraine	" 70 le gr.	5 50
1/2	Acideur de Acorsin	5 "	5 "
2	Acideur de Acorsin	" 80	1 "
20 gr	Quinquina rouge	50 - 400	2 50
	Autres Acorsin		
	Sirop de Vitell		
	Sirop de Orange		
1 lit	Extrait de réglisse	3 75	5 75
15 litres	Acideur en lait	4 50	2 50
100 gr	Crin blanc d'antimoine	7 "	" 70
4	Acideur de Acorsin	5 "	12 "
500 gr	Sirop de réglisse	5 "	1 50
500 gr	Sirop de amoniac doux	4 "	2 "
500 gr	Véral	4 "	2 "
500 gr	Uge Mucosul	8 "	4 "
1/2 lit	Extrait de Cassia	2 "	2 50
125 gr	Acideur galbano	3 50	4 50
500 gr	Uge	4 "	2 "
2 litres	Chaux de	" 20	1 60
1 litre	Eau de Chaux	" 30	" 50
1 lit	Sirop de Mai	3 40	3 40
	Sirop		
	Castoreum		
Total			116 70

Les totaux de ce rapport ont été ajoutés aux autres par le 4^e régiment de santé de Niort, le 10 février 1871, par le capitaine de santé de Niort pour les 22 premiers.

Médicaments consommés aux Fontenelles (AD79 H dépôt 1Q 123)

MORTS POUR LA PATRIE, À NOUS LE SOUVENIR, À EUX L'IMMORTALITÉ.

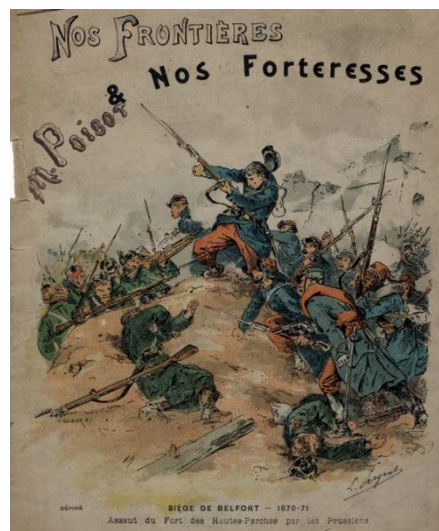


Colonel DENFERT-ROCHEREAU : le siège de Belfort (jusqu'au 18 février 1871)

J'abandonne les victimes de la guerre de 1870 et évoque ici un survivant glorieux, le colonel DENFERT-ROCHEREAU. Il est le plus célèbre des combattants des Deux-Sèvres grâce à une place bien connue de la capitale qui porte son nom. Pierre Philippe Aristide DENFERT-ROCHEREAU est né à Saint-Maixent le 11 janvier 1823, fils de René Clovis DENFERT-ROCHEREAU, percepteur des contributions et de Marie Constance de la NOUE. Son arbre d'ascendance montre une généalogie totalement protestante couvrant une vaste zone englobant le Poitou et les Charentes.

Ses études (école polytechnique de 1842 à 1845 puis école d'application de l'artillerie et du génie) le destinent à une carrière militaire. Il passe sans doute devant le conseil de révision à Paris en 1843 puisqu'il n'apparaît pas sur les listes de Saint-Maixent. En 1847, il est nommé lieutenant au 2^e régiment du génie. Il participe à l'expédition de Rome en 1849. En 1852, il épouse à Montbéliard Pauline SURLEAU-GOGUEL. Ils ont 2 enfants, Marie Pauline en 1853 et Aristide en 1854, tous les deux nés à Montbéliard. DENFERT-ROCHEREAU prend part ensuite à la guerre de Crimée en 1855 et à l'occupation coloniale en Algérie de 1860 à 1864.

En 1870, il est nommé avec le grade de colonel gouverneur de la place de Belfort où il va se couvrir de gloire pendant la guerre de 1870. Avec sa garnison de 15 000 hommes et la population, ils tiennent tête avec panache au siège des troupes allemandes bien supérieures en nombre pendant 103 jours. Leur résistance commencée le 3 novembre 1870 dure même au-delà de l'armistice puisqu'il n'accepte de quitter vaincu Belfort que le 18 février 1871. Il sauve ainsi l'honneur de la France humiliée durant ce conflit et permet à la ville de Belfort de ne pas être annexée par l'Allemagne.



Siège de Belfort (source Canopé)



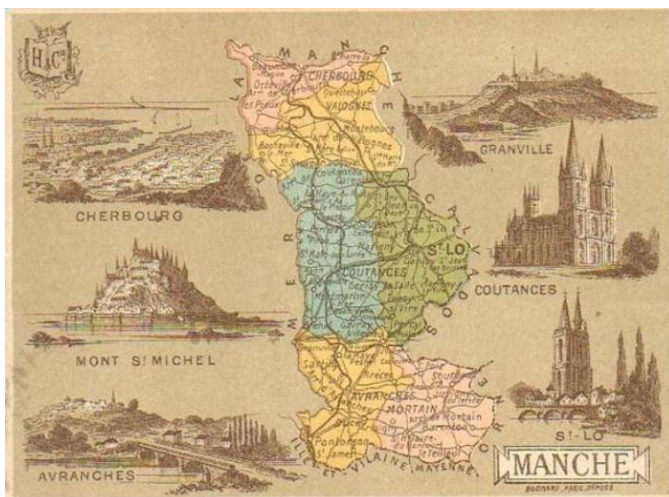
Statue de Denfert-Rochereau
à Saint-Maixent

Le siège de Belfort a coûté la vie à au moins un soldat des Deux-Sèvres, Louis Marie COULONNIER de Châtillon-sur-Sèvre. Après la guerre, DENFERT-ROCHEREAU est élevé le 18 avril 1871 au grade de commandeur de la Légion d'honneur. Il a pris ses distances avec l'Empire et s'est fait élire député en Charente-Inférieure en 1871 puis à Paris en 1876 et 1877. Il meurt à Versailles le 11 mai 1878 et il est inhumé avec son épouse dans le cimetière de Montbéliard. Quelques jours après sa mort, sa ville natale de Saint-Maixent rend hommage à l'enfant du pays. L'artiste local, Baptiste BAUJAL, réalise une sculpture en bronze installée place du Champ de foire. À la base du socle imposant, on retrouve le lion de Belfort, symbole de la ville devenu le surnom de son combattif défenseur en chef.



Louis SABOURIN : hospitalisé dans la Manche (19 février 1871)

Louis SABOURIN est né le 12 août 1844 à Sainte-Blandine, fils de Jacques SABOURIN, cultivateur, et de Madeleine GAUTIER. Je n'ai pas trouvé son nom sur les listes cantonales de tirage au sort. Il semble avoir évité le service militaire de 7 ans et donc avoir été rappelé quelques mois après la déclaration de guerre à l'Allemagne, sans doute en août 1870, puisque l'armée active ne suffisait plus à contenir l'avancée des troupes ennemies.



Il fait sans doute quelques jours de préparation dans le courant du mois d'août avant de partir par le train de Niort vers Épinal et le front comme la plupart des mobiles des Deux-Sèvres. Est-il blessé lors d'une bataille ? Tombe-t-il malade ? Toujours est-il qu'il décède le 19 février 1871, loin du front, à l'ambulance de l'abbaye de Saint-Sauveur-le-Vicomte dans la Manche.

La Manche a sans doute servi de base d'évacuation de blessés et de malades. Les registres d'état civil de ce département contiennent pour l'année 1871 de nombreux noms de soldats venus de toute la France, morts alors qu'ils étaient soignés dans différents hospices et hôpitaux mais aussi hébergés chez des particuliers. Cela concerne au moins une vingtaine de communes parmi lesquelles Cherbourg, Carentan, Cretteville, Coigny... Saint-Sauveur-le-Vicomte semble particulièrement mis à contribution avec son hospice et aussi son ambulance installée dans une abbaye. Peut-être était-elle vouée à isoler et soigner des malades contagieux. La cause des décès n'est jamais précisée.

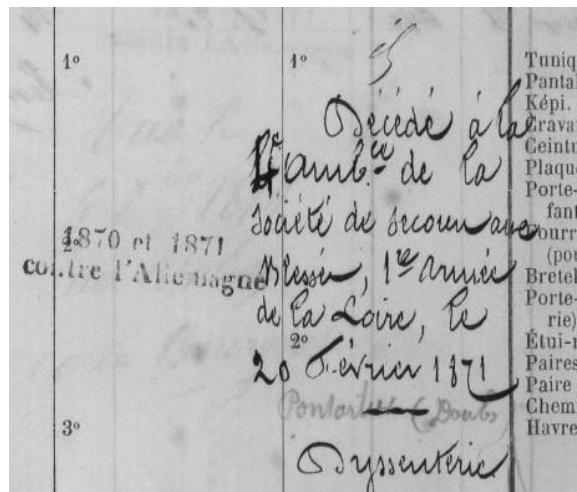
Louis SABOURIN n'est pas le seul Deux-Sévrien à devoir mourir dans le département de la Manche, à l'arrière des combats. Pas moins de 114 autres y décèdent. 25 d'entre eux succombent à Saint-Sauveur-le-Vicomte qui semble avoir accueilli beaucoup de soldats deux-sévriens. À eux seuls, ils représentent le quart des 101 décès de militaires enregistrés après la guerre dans cette commune. Parmi eux, il y avait Édouard AUBRIT de L'Absie, François LEVESQUE de Fontenille ou encore Jean MENARD de Saint-Maixent-de-Beugné...

André YZAMBARD : souffrir de dysenterie (20 février 1871)

André YZAMBARD est né le 16 novembre 1848 à Saint-Martin-de-Bernegoue, fils d'André YZAMBARD, propriétaire, et de Juliette ROUSSEAU son épouse. En 1868 à Prahecq, il passe devant le conseil de révision. Il est cultivateur, mesure 1 mètre 65 et sait lire et écrire. Il a les cheveux et sourcils châains, les yeux roux, le front haut, le nez moyen, le menton rond, le visage rond et le teint coloré. Tiré au sort, il se fait remplacer. Cela ne suffit plus en 1870, il doit rejoindre la garde nationale mobile quelques mois après la déclaration de la guerre à la Prusse.

Il suit donc le parcours du 34^e régiment d'infanterie auxquels appartiennent les mobiles des Deux-Sèvres. Il part d'abord sur le front de l'Est. Son régiment s'y bat à Héricourt et La Bourgonce. Puis, après que la III^e République ait succédé au Second Empire, le régiment des Deux-Sèvres versé dans la 1^{re} armée de la Loire se bat à Beaune-la-Rolande. Il repart ensuite à l'Est dans l'armée de Bourbaki avant de se réfugier en Suisse à la toute fin de janvier. André YZAMBARD ne participe pas à ce dernier périple. Il s'est arrêté à Pontarlier (Doubs) où il est soigné pour cause de dysenterie à la 4^e ambulance de la société du secours aux blessés.

La dysenterie est avec la variole et la fièvre typhoïde un des fléaux qui frappe l'armée française pendant la guerre de 1870 et explique en partie la défaite. Ce n'est pas la première fois qu'une situation sanitaire fait pencher la balance d'un côté ou de l'autre lors de conflits. Pour les Prussiens, le retour de cette maladie fut même la revanche de la bataille de Valmy. En effet, le 20 septembre 1792, les troupes du duc de Brunswick se replièrent devant les citoyens-soldats français. Ce n'était pas vraiment parce qu'ils étaient dominés militairement mais surtout parce qu'une importante et inattendue épidémie de dysenterie sévissait parmi les soldats prussiens.



Face aux importants besoins médicaux et chirurgicaux, plusieurs centres de soins aux soldats ont été mis en place à Pontarlier en plus de l'hospice civil : l'ambulance Saint-Maur, la 4^e ambulance internationale de Paris, l'ambulance de l'asile, l'ambulance prussienne. André YZAMBARD décède à l'ambulance de la société de secours aux blessés le 20 février 1871. Je retrouve son acte de décès au milieu de celui de nombreux autres soldats. Le Cercle généalogique des Deux-Sèvres a identifié 19 soldats deux-sévriens décédés des suites de dysenterie partout en France mais aussi en détention en Allemagne ou réfugié en Suisse. Ce nombre est forcément sous-estimé puisque les causes du décès

apparaissent rarement dans les actes. Parmi eux, il y a René BENOIS de Chantecorps, Alexandre François FALLOURD de Chanteloup, Louis MARIAS de Moncoutant...

Eugène URBAIN : la Commune de Paris (à partir du 18 mars 1871)

Eugène URBAIN est le seul soldat des Deux-Sèvres que j'ai retenu à ne pas être né dans le département. Il a vu le jour le 8 novembre 1850 à Buzançais (Indre), fils d'URBAIN, journalier, et de Marie PERROCHON son épouse. Il semble s'être fait appeler toute sa vie Eugène FARINE. Son père est un enfant trouvé originaire des Deux-Sèvres. Ce dernier s'est marié dans l'Indre où le couple semble avoir vécu le temps de faire un enfant avant de revenir dans notre département. Le patronyme de cette famille a prêté à confusion puisqu'elle se fait nommer selon les actes FARINE, FIATREAU, FILLATREAU... Une décision de justice du tribunal de Bressuire en 1879 a essayé de démêler tout ça en rétablissant le nom d'URBAIN sur tous les actes antérieurs.

En 1870, l'année de la guerre, Eugène URBAIN (donc, et non FARINE) passe devant le conseil de révision à Argenton-Château. Il exerce le métier de tailleur de pierres à Argenton-l'Église, mesure 1 mètre 70 et sait lire et écrire. Il a les cheveux et sourcils châains, le front découvert, les yeux gris, le nez ordinaire, la bouche grande, le menton rond, le visage ovale et le teint coloré. Il intègre le 32^e régiment d'infanterie le 13 octobre 1870 et prend part aux combats contre la Prusse. Il traverse le conflit indemne jusqu'à l'armistice en janvier 1871. Il n'est pas libéré pour autant ni sorti d'affaire puisqu'il est envoyé quelques mois plus tard combattre la Commune de Paris.



Combats durant la Commune de Paris

La Commune de Paris est une insurrection entre le 18 mars et le 28 mai 1871. Elle s'oppose au gouvernement d'Adolphe THIERS issu de l'Assemblée nationale élue suite à la capitulation française. La capitale avait beaucoup souffert pendant la guerre subissant un long et difficile siège. Les élections législatives nécessaires pour ratifier l'armistice sont faites dans l'urgence. Elles voient la victoire le 8 février des monarchistes élus par les circonscriptions rurales sous influence des notables et de l'Église. Les habitants de Paris sont frustrés de ne pas voir se confirmer le mouvement né de la chute du Second Empire. Ils n'acceptent pas les conditions de l'armistice qui prévoit l'occupation de Paris alors qu'ils n'ont pas cédé face à l'armée prussienne. Le 18 mars, Adolphe THIERS veut rétablir son autorité sur la capitale en ordonnant à l'armée de récupérer les canons à Belleville et Montmartre. L'opération ne se passe pas comme prévu, c'est le début de la Commune de Paris qui va durer 3 mois et s'achever tragiquement par la semaine sanglante. Le nombre de Communards décédés pendant cette seule semaine varie de 5 000 à 20 000 selon les estimations, morts durant les combats ou fusillés sans procès. Il y eut aussi des victimes dans le camp « versaillais » : 50 à 100 otages ont été exécutés et 400 à 900 soldats de l'armée active envoyés par le gouvernement pour rétablir l'ordre ont péri dans ce combat fratricide.

Ce fut sans doute le cas d'Eugène URBAIN, mort le 10 juin 1871 à 11 heures trois quarts du soir à l'hôpital militaire de Versailles. La cause de son décès n'étant pas précisée sur l'acte, je suppose, peut-être à tort, que c'est des suites de blessures. 11 autres Deux-Sévriens sont morts pendant la Commune de Paris dont Pierre AUDEBRAND d'Azay-sur-Thouet, Pierre Baptiste BERNARDEAU de Maisontiers, Louis BERTRAND de Coulon... Le Cercle généalogique des Deux-Sèvres les a inclus dans le Mémorial des victimes de la guerre de 1870, considérant que la Commune de Paris est la conséquence directe de la défaite face à la Prusse. C'est le choix qu'avait également fait le maire d'Argenton-l'Église en déclarant en 1880 qu'Eugène URBAIN était décédé suite à la guerre de 1870.

INGREMEAU Jules : mourir à la maison (3 novembre 1871)

Pierre « Jules » INGREMEAU est né le 8 janvier 1850 à Viennay, fils de Pierre INGREMEAU, fermier, et de Virginie MOINE. Il a donc 20 ans en 1870, année de la conscription mais aussi de la déclaration de la guerre à la Prusse. Le jeune homme est cultivateur, il a les cheveux et sourcils bruns, le front couvert, les yeux gris, le nez petit, la bouche grande, le menton rond, le visage ovale et le teint coloré. Il mesure 1 mètre 67 et sait lire et écrire.

Si l'on excepte quelques rares exemptions, la classe 1870 est toute entière mobilisée pour aller au combat. Jules INGREMEAU rejoint l'armée active. Il est incorporé au 32^e régiment d'infanterie le 14 octobre 1870. Durant la guerre, on retrouve cette troupe engagée dans le combat de Torçay (Eure-et-Loir) le 17 novembre 1870 puis dans l'affaire du Gué-de-Loir (Loir-et-Cher) le 6 janvier 1871.

Il décède chez lui, dans la ferme familiale de la Berthonnière de Viennay le 3 novembre 1871, âgé de 21 ans. A-t-il été blessé à l'un ou l'autre de ces combats ? Est-il tombé malade suite aux épidémies qui frappaient les troupes ? Sur son acte de décès, les causes de sa mort ne sont pas données et la guerre est finie depuis plusieurs mois. Pourtant, avec le Cercle généalogique des Deux-Sèvres, nous avons considéré qu'il était lui aussi une victime du conflit : le registre d'état civil donne la profession de soldat et non de cultivateur et surtout, 10 ans plus tard, quand la Préfecture des Deux-Sèvres demande aux édiles du département de lister les victimes de la guerre 1870-1871, le maire de Viennay met en 1^{er} des 5 victimes de sa commune les noms et prénoms de Jules INGREMEAU.

Noms & Prénoms.	Date & lieu de Décès.	Incorporation dans			Observations.
		l'armée active (Désignation du régiment)	garde nationale mobile	mobilitisée	
Ingremeau Jules	5 sept 1871 à Viennay	Armée active			
Rouveau Emmanuel	14 Janvier 1871 à Viennay	mobile			
Chissou					
Bodin					
Gerson Louis					

AD79 / R 165

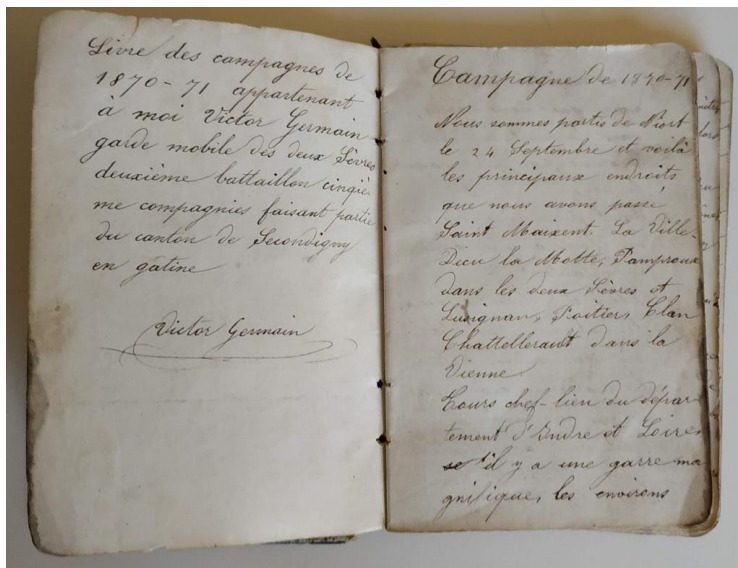
Les victimes de la guerre de 1870 ne sont pas toutes décédées sur le front, loin de là. La guerre fit aussi de nombreux blessés et malades (suite aux contagions) qui purent revenir près de chez eux. Tous ne guérirent pas. Ainsi, 374 soldats ou mobiles des Deux-Sèvres sont décédés dans leur département de naissance durant les quelques mois du conflit et aussi ceux qui suivirent. Beaucoup sont morts à l'hospice ou à l'hôpital mais aussi, pour certains, dans leurs foyers.

Ce fut peut-être une petite consolation pour les familles de pouvoir accompagner dans leurs derniers instants, un fils, un frère... tels Hippolyte NICOLLAS à Sepvret, Jean-Baptiste PETIT à Sainte-Pezenne, Auguste Louis BERNARD à Saint-Varent...

GERMAIN Victor : survivre et raconter (16 mars 1925)

Henri Louis « Victor » GERMAIN est né le 22 mars 1847 à Saint-Aubin-le-Cloud, fils de Louis GERMAIN, propriétaire, et de Marie Virginie GERMAIN. L'année de ses 20 ans, en 1867, il passe à Secondigny devant le conseil de révision. Il est cultivateur, sait lire et écrire et mesure 1 mètre 68. Il a alors les cheveux et sourcils noirs, les yeux bruns, le front découvert, le nez mince, la bouche petite, le menton rond, le visage ovale et le teint clair. Tiré au sort, il se fait remplacer mais, en août 1870, il doit rejoindre la garde nationale des Deux-Sèvres pour défendre le territoire national envahi par l'armée prussienne.

La garde nationale mobile est une sorte d'armée de réserve, composée des jeunes hommes aptes à servir ayant échappé grâce au tirage au sort au service militaire de 7 ans. Ils appartenaient à la garde mobile pendant 5 ans, étaient affectés près de chez eux dans leur circonscription et devaient théoriquement avoir 15 exercices annuels de 24 heures censés les former à l'art militaire. En pratique, ce fut beaucoup moins contraignant. Ces 600 000 hommes surnommés les « Moblots » finalement peu aguerris ont formé l'essentiel des troupes durant la guerre de 1870.



Le carnet de Victor GERMAIN

Victor GERMAIN est l'un des deux survivants que j'ai choisi de raconter. Il a noté au jour le jour sur un carnet intitulé « Livre des campagnes 1870-71 » ses souvenirs de la guerre. Versé dans le 34^e régiment d'infanterie composé des « Moblots » des Deux-Sèvres, il raconte son voyage en train de Niort vers le front, les batailles auxquelles il a participé : La Bourgonce (6 octobre dans les Vosges), Beaune-la-Rolande (28 novembre dans le Loiret) et Villersexel (9 janvier 1871 dans la Haute-Saône). Autant de combats qu'il traverse indemne. Il évoque aussi la retraite de l'armée de l'Est dirigée par Bourbaki pour trouver finalement asile en

Suisse le 1^{er} février. Le séjour de Victor GERMAIN avec le statut d'interné dans la petite ville d'Erlenbach pendant un mois est une parenthèse presque heureuse pour lui. Le 14 mars 1871 est la date à laquelle lui et ses camarades peuvent enfin revenir en France. Ils repartent dans la joie et l'émotion. Au bout d'une semaine de voyage en train, il marque dans son carnet à la date du 21 mars en voyant son village natal, « je suis parti du côté de chez nous et j'y suis arrivé sur les neuf heures du soir ».

Le carnet de Victor GERMAIN a été conservé par sa famille et il a servi de base à une exposition du Cercle généalogique des Deux-Sèvres dans le cadre de Journées de la généalogie. Il permet de savoir comment cette guerre a été vécue par un de ceux à qui on ne donne jamais la parole.

Revenu au pays, Victor GERMAIN retourne à une vie agricole qui semble prospère et heureuse. Il épouse le 14 février 1876 à Largeasse Marie Virginie Désirée ROBIN qui lui donne de nombreux enfants. En 1879, avec son père, il acquiert la métairie de la Guitonnière. En 1884, il fait bâtir une ferme qu'il appelle la Germanie. Ce toponyme bâti à partir de son nom de famille fait écho, sans doute sans le vouloir, au pays contre lequel il s'est battu quelques années plus tôt. Victor Germain a participé à la vie de sa commune en étant conseiller municipal de 1875 à 1888 et de 1900 à 1919.



On connaît son portrait grâce à quelques belles photos comme celle-ci-dessus où on le voit en famille. Peut-être fait-il aussi partie de ces anciens combattants de 1870 aux fières moustaches déposant des gerbes de fleurs à Parthenay. Le cliché date de la guerre 14-18 et ces hommes âgés, sous leur allure martiale, ont sans doute des sentiments partagés entre le désir de revanche envers l'Allemagne et l'angoisse de perdre un fils ou petit-fils.



Victor Germain décède le 16 mars 1925 à l'âge de 77 ans à Saint-Aubin-le-Cloud, la commune où il a passé l'essentiel de sa vie.

Raymond DEBORDE

GUERRE OUBLIÉE DE 1870, CLAP DE FIN

J'allais archiver le dossier « GUERRE OUBLIÉE de 1870 » lorsque Raymond, notre président, m'a suggéré d'en écrire une rétrospective et un bilan. Qu'en dire qui ne l'ait déjà été ? Finalement, en explorant attentivement les coulisses, j'ai trouvé l'inspiration et pu en extraire quelques moments méconnus. Le travail de l'ombre est ingrat : il ne se voit pas, est accaparant et néanmoins indispensable au bon déroulement de la manifestation. Il faut dire que pour cette édition 2021, nous avons été comblés.

Tout a commencé dès la fin de l'année 2015 lorsque, en conseil d'administration, nous avons évoqué l'opportunité de travailler sur ce conflit méconnu. Déjà, nous envisagions de le présenter à notre 4^e édition des Journées de la Généalogie et nous avons, très vite, posé une option pour octobre 2020 auprès de nos collègues de l'Union Généalogique du Poitou-Charentes-Vendée. L'objectif étant alors de commémorer la bataille de La Bourgonce du 6 octobre 1870. Nous la savions particulièrement meurtrière pour les mobiles de notre département, au point d'avoir donné son nom à une rue niortaise. Nous ne devinions pas alors ce qui nous attendait dans tous les sens du terme.

Ce fut d'abord un travail collectif de recherche qui a mobilisé les énergies pendant plusieurs années avec une bonne quinzaine de personnes assidues qu'il a fallu coordonner. Cela a permis à certains d'entre nous de se familiariser avec le « Drive », un outil merveilleux permettant à plusieurs de travailler sur un fichier unique mais qui a néanmoins ses limites et donne parfois des sueurs froides aux néophytes. Nous nous sommes adaptés.

Nous avons consulté les registres d'état civil pour les années 1870 à 1871, recherchant des transcriptions de décès. Puis, sous la cote R 165, nous avons retrouvé, précieusement conservé aux Archives départementales, un document de 1880 qui répertorie, commune par commune, tous les officiers, sous-officiers, soldats de l'armée active, gardes mobiles et gardes mobilisés, partis au combat et n'étant pas revenus dans leurs foyers. Tant nous rencontrons de morts, au combat ou de maladie, en convalescence dans les familles ou chez des particuliers, faute de place dans les hospices, de prisonniers en Allemagne, d'internés en Suisse, ou pire encore, de disparus sans autre précision, que la nécessité de balayer l'ensemble du conflit nous est apparue évidente.

Alors, nous avons croisé les informations avec les fiches matricules militaires pour les années 1847, 1848, 1849 et 1950 des Deux-Sèvres et de la Vienne pour les conscrits du sud du département et nous avons identifié, dans un premier temps, 1750 victimes regroupées dans un mémorial, à partir d'un publipostage, qui avait lui aussi des limites. L'outil bête et méchant ne corrige pas les erreurs de saisie d'un tableau Excel de 1750 lignes. Nos fins limiers de l'orthographe se sont attelés à l'ouvrage, traquant jusqu'à la moindre virgule mal placée et, fin mars 2020, un beau document incluant les monuments aux morts de notre département était bouclé. Je ne peux passer sous silence la virée de trois bénévoles qui, par un beau dimanche ensoleillé, a permis de photographier les monuments aux morts.

Vers 2017 est apparue l'idée d'organiser la manifestation à Saint-Maixent-l'École, siège de l'ENSOA et patrie de Denfert-Rochereau, l'illustre défenseur de Belfort. Or, il se trouve que l'École militaire souhaite justement se rapprocher de la société civile pour mieux se faire connaître. Monsieur le Général Commandant donne très vite son accord de principe. Nous visitons les locaux de même que le musée du sous-officier dont le Conservateur aimerait participer à la manifestation.



À partir de là, nous enclenchons le dispositif, un « SAVE THE DATE » est bâti, nous réservons les grilles, un Plan de Com est finalisé, un rétro-planning établi. Nous mettons en forme les bulletins d'inscription pour les Cercles et associations de généalogie, les sociétés d'histoire, les professionnels, les auteurs régionaux, les blogueurs et nous invitons nos adhérents à présenter leurs travaux. Les premières inscriptions arrivent très vite et nous nous attaquons à l'implantation rationnelle et sécuritaire des locaux dont les plans ne nous ont pas été communiqués. Lors de la visite, nous n'avons pas bien repéré

les issues de secours, l'emplacement des prises de courant électrique. Nous ne connaissons pas non plus l'exacte dimension des grilles empruntées ou louées auprès de divers organismes. À cœur vaillant rien n'étant impossible, nous fonçons tête baissée. La dynamique est en marche, rien ne peut plus nous arrêter. Les panneaux d'exposition se réalisent en parallèle, avec pour fil conducteur le carnet de route de Victor Germain, un soldat de Saint-Aubin-le-Cloud qui a participé aux combats. Les affiches sont validées et imprimées avec la date des 3 et 4 octobre 2020. L'Office National des Anciens Combattants qui apprécie l'ensemble de nos travaux, nous décerne le label



Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Mais voilà, nous sommes arrivés en mars 2020 et COVID-CORONA nous menace de ses griffes alors que nous sommes sans défense. Patatras : nous annulons la manifestation !



Nous sommes fatigués. La pause obligée nous permettra de nous reposer, avons-nous alors innocemment pensé ! C'était sans compter sur l'énergie de quelques généalogistes mordus, lesquels en ont profité pour poursuivre les recherches, parfaire le programme car la manifestation n'est pas annulée, seulement reportée à une date ultérieure. Nous rajoutons d'autres soldats et c'est ainsi que nous atteignons le nombre de 1875 en incluant les victimes de la Commune qu'il ne nous a pas été possible d'abandonner sur le bord de la route.

COVID-CORONA relâche enfin son emprise ! Le projet est remis sur pied et le week-end des 10 et 11 octobre 2021 arrêté, au même endroit. Je n'imaginai pas à quel point il était difficile de relancer la machine lorsque la dynamique première a été brisée. Il nous faut tout reprendre à zéro : réserver les grilles, contacter l'ENSOA dont les dirigeants et mode de fonctionnement ont changé, de même que les correspondants, revisiter les locaux sans oublier de repérer, cette fois-ci, les issues de secours, l'emplacement des prises de courant, le calcul des surfaces aux enjambées d'un président, réinviter les cercles dont certains ont changé de dirigeants et n'ont plus envie ou ne sont plus en mesure de participer. Face à l'incertitude sanitaire du moment, les inscriptions tardent à venir, nous relançons les invitations, finalisons le programme auquel nous rajoutons la remise de gerbes au monument aux morts de Saint-Maixent, nous adaptons l'ordre des interventions et des conférences. Comment gérer les repas des exposants sur place, sachant que parmi les foodtrucks initialement prévus, un certain nombre ont déposé le bilan pendant la crise sanitaire ?

Nous en étions à ce stade de la préparation, début septembre 2021, lorsque les plans des deux salles nous sont arrivés accompagnés d'exigences administratives : chez les militaires, le prêt des locaux n'est plus gratuit mais assorti, au contraire, d'un coût substantiel additionné à une réduction de la durée d'occupation de même que d'exigences dans la restitution des locaux remis scrupuleusement en l'état y compris les tables sur leurs lignes (quasi imaginaires pourtant respectueuses de la logique militaire). Par ailleurs, des contrôles sécuritaires devront être mis en place : recensement obligatoire des numéros d'immatriculation des véhicules qui entreront dans l'enceinte militaire avec l'identité de leurs conducteurs, les horaires d'entrée et de sortie pour chacun d'eux. La liste sera exigée une semaine avant la manifestation. La Préfecture de son côté, se réserve le droit d'annuler la manifestation si les conditions sanitaires ne sont pas satisfaisantes ou que les préconisations de l'administration ne sont pas scrupuleusement respectées. Nous sommes à un mois de la manifestation, nous pourrions encore reculer, nous ne l'avons pas fait. Nous avons acheté des jetons pour contrôler les flux entrants et sortants, des flacons de gel pour désinfecter les mains ont été mis à disposition sur les tables. Nous nous sommes posé un certain nombre de questions :

Qui va contrôler les véhicules ?
 Qui va contrôler les passes sanitaires ?
 Qui va gérer les jetons ?
 Qui va réceptionner les clés, à quel endroit et quel moment ?
 Qui va réceptionner les grilles livrées sur place la veille par le conseil départemental, la municipalité de Saint-Maixent et nos bénévoles venant de Niort avec un utilitaire chargé des 70 grilles de Niort Associations ?
 Où allons-nous les stocker si les locaux ne sont pas accessibles ?
 Qui va récupérer les toasts offerts par la municipalité ?
 Qui va récupérer la sono à la mairie avec son mode de fonctionnement pour l'hommage officiel au monument aux morts ? (Dans l'énervement, on évoquera même la faute professionnelle)
 Qui va la restituer au musée du sous-officier ?
 Qui va récupérer, nettoyer et restituer les vitrines d'exposition prêtées par le même musée ?
 Qui va lire l'extrait de la lettre de Victor Germain lors de la cérémonie officielle ?
 Qui va accueillir les exposants ?
 Qui va accueillir les officiels, puisque le Conseil départemental, l'Office National des Anciens Combattants, la municipalité de Saint Maixent, la fédération française de généalogie nous ont annoncé leur présence ?

Il faisait beau mais froid, à Saint-Maixent, ce week-end d'octobre 2021. Nos bénévoles au taquet depuis le vendredi midi, ont rivalisé d'ingéniosité pour installer les grilles le plus fonctionnellement possible. Certains se sont gelés pendant deux jours, à tour de rôle, pour assurer tous les contrôles. Finalement, personne ne nous a rien demandé (même la liste des véhicules et de leurs conducteurs n'a pas été fournie et surtout jamais réclamée). Qui vient à notre secours quand tout est compliqué : Mémé ! Il suffisait de lui téléphoner.



C'est un petit restaurant de proximité, ouvert depuis le début du mois d'octobre, qui a pu servir les boissons chaudes offertes aux exposants par notre association et assurer en même temps, la restauration des imprévoyants, pendant que les blogueurs, plus organisés, atteignaient



Tout s'est bien passé. Sauf que nous en sommes ressortis un peu frustrés. Tant de travail, de mois d'incertitude et de préparation exigeante pour ne même pas pouvoir assister aux conférences si prisées par les visiteurs. La luminosité des locaux n'a pas permis de prendre de jolies photos et les bénévoles frigorifiés, coincés aux différents points de contrôles n'ont pas été en mesure de faire avancer leur généalogie personnelle.

Malgré un contexte sanitaire incertain, l'obligation d'avancer masqués et le contrôle du passe sanitaire, la fréquentation, un peu moins dense que d'habitude, a été plutôt satisfaisante compte tenu des circonstances. Nos partenaires habituels nous ont apporté leur soutien sans faille tant financièrement qu'en aide matérielle et nous les en remercions très sincèrement. Il nous reste quelques bons souvenirs photographiques, deux expositions que nous prêtons volontiers, le mémorial des Deux-Sèvres et ses 1875 victimes (25 €) et aussi quelques exemplaires du carnet de Victor Germain (5 €).



Danièle BILLAUDEAU

L'ALBUM-PHOTO DES JOURNÉES DE LA GÉNÉALOGIE

Le stand et les expositions de Génée79



Le hall et les exposants



L'exposition historique de la guerre par le musée Henri Barré de Thouars



Le dépôt de gerbes au monument aux morts



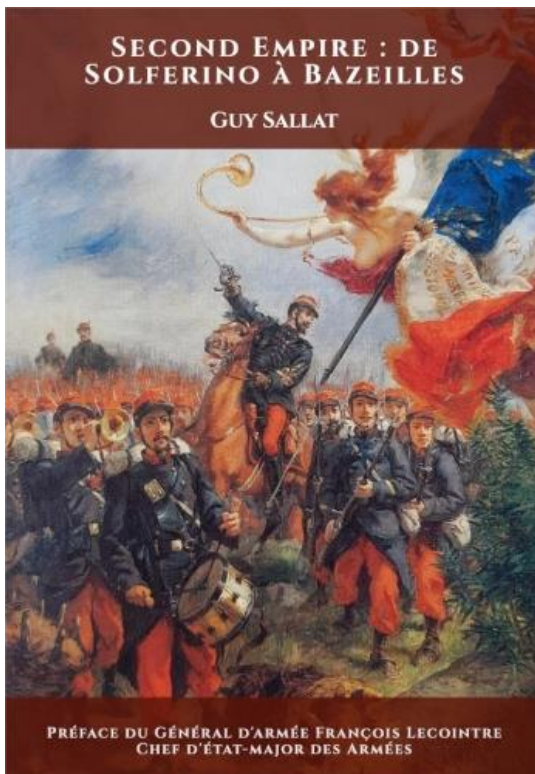
Les conférences



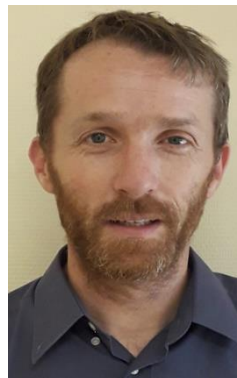
Daniel Courant



Les blogueurs



Le livre de M. Salat, historien des armées



Sébastien Maurin



L'ouverture et la clôture



Raymond Deborde
président du Cercle généalogique des Deux-Sèvres



Mme Desnoues, présidente du CD79, Mme Savarit, directrice de l'ONAC79 et M. Baudry, maire de Saint-Maixent



Mme Arnold-Gautier
présidente de la FFG



SOUVENIRS NIORTAIS DE LA GUERRE DE 1870

Quelques semaines après sa nomination en qualité de premier préfet du département des Deux-Sèvres le 19 mars 1800, Claude Dupin et le Conseil départemental, formé par lui, décident dans la session de juillet 1800 que les noms des braves, morts pour le pays, seraient inscrits sur la *Colonne des Deux-Sèvres*, monument projeté mais jamais réalisé. Les témoignages nous manquent pour identifier l'architecte (Bernard d'Agesci ?, Thénadey ?) et le lieu d'érection (place de la Brèche ?). Le compte-rendu de la session du Conseil de l'année 1801 contient la mention suivante : « On attend avec impatience l'exécution de la Colonne départementale, monument de nos victoires et de la paix qu'elles nous ont procurée ». Dans le *Journal des Deux-Sèvres* du 6 mars 1805, nous apprenons « qu'une loi de l'an VIII (1799-1800) ordonnait qu'il serait érigé, dans chaque département une colonne où seraient inscrits les noms des braves morts à la défense de la patrie. Les plans envoyés au gouvernement pour la colonne départementale des Deux-Sèvres n'ayant pas été approuvés, M. le Préfet a fait déposer dans la salle du Conseil général une table de marbre qui remplira provisoirement le but de la loi, et sur laquelle M. Bernard, directeur de l'École gratuite de dessin établie à Niort, a inscrit en lettres d'or les noms des braves de ce département ». Ce monument commémoratif ne sera jamais formalisé, mais remplacé par cette plaque portant inscription les noms des 26 officiers et soldats deux-sévriens tués par l'ennemi dans les campagnes de 1792 à 1800. Ladite plaque (fig.1) gravée en 1805 par Bernard d'Agesci, artiste très proche du préfet Dupin, occupera une surface murale du bureau ou d'un couloir dans la construction de la première préfecture des Deux-Sèvres située 1 place de la Comédie, siège de l'administration départementale de 1806 à 1833. Le déplacement de la plaque réclamé dans le journal local, *la Nouvelle Sentinelle des Deux-Sèvres* du 18 novembre 1832, pour trouver *dans les vastes et nouveaux bâtiments que la préfecture allait occuper, une place évidente*, n'eut jamais lieu (construction par P. TH. Segretain), elle se trouve aujourd'hui dans les réserves du musée Bernard d'Agesci.



Figure 1

Nous remarquons ainsi par ce témoignage le seul hommage officiel deux-sévrien des disparus dans un conflit armé, avant celui de 1870. Dans un courrier du maire de Niort Geoffroy Chabirand envoyé à son homologue de Bordeaux, daté du 29 novembre 1883, nous apprenons que nous devons à Antonin Proust, député et ancien maire de la ville, les démarches nécessaires auprès du sculpteur Antonin Mercié pour rappeler les souffrances et les disparitions dans la guerre franco-prussienne. Prix de Rome en 1868, Antonin Mercié (1845-1916) est à la Villa Médicis lorsqu'éclate la guerre. Dès l'automne 1870, au début du conflit, il modèle une esquisse représentant une Gloire soutenant un soldat triomphant. À l'annonce de la défaite de la France, il amende son projet initial. Achievé pendant l'été 1872, *Gloria Victis, Gloire aux Vaincus* (renversement de *Vae Victis*, Mort aux Vaincus) est le dernier travail exécuté par le sculpteur à l'Académie de France à Rome : le plâtre original est exposé, sur un haut piédestal,

sous la loggia de la Villa Médicis, avant d'être envoyé en France l'année suivante. L'œuvre du jeune pensionnaire porte la marque de l'enseignement académique, comme en témoignent la perfection et l'élégance raffinée des corps évoquant la Renaissance florentine et l'art d'un Benvenuto Cellini. Après cinq ans passés en Italie, Mercié rentre à Paris en 1874 et expose au Salon le plâtre original de cette *Gloire aux Vaincus*. Le succès est fulgurant. « Ce premier monument de notre consolation par l'art », selon la belle formule du critique Gustave Larroumet, cristallise les émotions des vaincus, aiguise le patriotisme du peuple souffrant et vient apaiser le traumatisme de l'humiliante défaite. L'œuvre reçoit la grande médaille d'honneur et est immédiatement acquise par la Ville de Paris. Au Salon de 1875, le bronze fondu par Thiébaut & fils suscite un nouveau concert de louanges, consacrant le jeune artiste de 29 ans.

Une Gloire, ailée et cuirassée, emporte un jeune guerrier mourant pour l'élever jusqu'aux cieux, vers la Renommée et l'Immortalité (fig.2). En équilibre sur la pointe d'un pied, la figure allégorique se dresse, ses ailes sont déployées, l'envol est proche. La statue personnifie la France vaincue mais héroïque : vulnérable dans sa nudité, la tête inclinée, les yeux mi-clos, les bras écartés, le soldat de la Liberté, héros sans gloire, évoque la figure du Christ descendu de la Croix. Le bandage qui ceint son front et le sabre à la lame brisée qu'il tient au poing symbolisent la défaite. Esthétiquement, Mercié donne beaucoup de volume et de mouvement dans le bouillonnement très réussi de la draperie de la Gloire, ainsi que dans le regard de la vie personnifié par cette dernière vers les yeux mi-clos de la mort du jeune guerrier (fig.3). La présence de la chouette annonce une mort imminente du guerrier dans un monde de transition entre la vie et la mort, symbolise la sagesse du monde antique, indique la perspicacité de voir dans l'obscurité. Cet oiseau de proie nocturne possède aussi des qualités de patience et de vigilance utiles pendant un conflit armé. Les faces du socle dessiné par l'architecte Rochelais Bunel, connu à Niort pour avoir réalisé l'École normale d'institutrices et l'École primaire des Trois-Coigneaux, comportent deux inscriptions : « Élevé par souscription publique 1881 » ; « Aux enfants des Deux-Sèvres morts pour la défense du pays 1870-1871 ». Sur la terrasse du socle, nous remarquons le nom du sculpteur Mercié, celui de la sculpture *Gloria Victis* ainsi que Thiébaut Frères fondeurs.



Figure 2 Antonin Mercié, *Gloria Victis*, bronze, Niort, place de Strasbourg



Figure 3 Antonin Mercié, détail de la sculpture *Gloria Victis*

Mercié réussit un véritable tour de force en puisant ses sources artistiques et historiques dans le monde antique (la cuirasse et le plastron orné d'une tête de Gorgone), la couronne de laurier), dans le monde médiéval (rappel de la déposition du Christ mort), la Renaissance (séjour italien par sa réception au prix de Rome qui lui permet de découvrir les richesses de l'Italie). La *Gloria Victis* ressemble à un syncrétisme culturel parfait pour l'occasion d'un monument commémoratif.

Les élus Niortais établissent une sorte de couronne autour de l'emplacement de la sculpture place de Strasbourg en rappelant par décision municipale les noms des rues : bataille de Burgonce en 1881 ; Strasbourg en 1872 après la chute du régime impérial ; Chanzy en 1883, souvenir du général qui

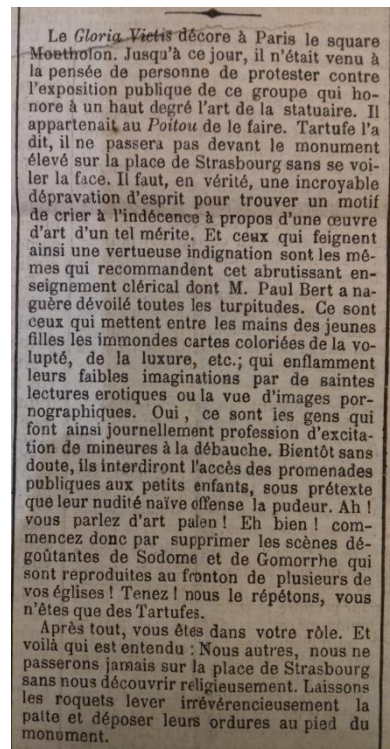


Mémorial des Deux-Sèvres

commanda la deuxième armée de la Loire en 1870-1871 ; Denfert-Rochereau en 1878, défenseur de Belfort ; Villersexel en 1881, bataille avec engagement des Mobiles ; Beaune-la-Rolande en 1881, combat des Mobiles. Dans ces premières années de la Troisième République, les élus indiquent par un signal fort les zones de combat en France pour ne pas oublier les souffrances et les actes d'héroïsme. Le *Mémorial des Deux-Sèvres* des 4 et 6 octobre 1881 annonce l'inauguration du monument prévue le 9 octobre.

Dans le compte-rendu du *Mémorial des Deux-Sèvres* du 14 octobre 1881, nous trouvons le nom des délégations des 83 communes ayant participé aux frais de réalisation, les discours du général Gallifet représentant le ministre de la Guerre, du préfet Périclès Minarelli, d'Antonin Proust député et maire de Niort. Ce fut l'occasion de réunir un grand banquet républicain de 700 personnes environ dans la salle du Manège.

Le *Poitou, Deux-Sèvres, Vienne, Vendée*, journal de droite catholique, royaliste et légitimiste, adversaire médiatique et historique du *Mémorial* donna une autre version de la cérémonie dans la droite ligne d'un discours outrancier, peu respectueux



Poitou, Deux-Sèvres, Vienne, Vendée

à l'égard des Deux-Sévriens morts au combat pour la défense de la France.

La *Gloria Victis* de Mercié sera dupliquée en France de nombreuses fois, on peut même parler d'un véritable succès commercial :

Agen, jardin du Lycée Palissy (volé en septembre 2008), **Belfort** Musée d'histoire, **Bordeaux**, place Jean-Moulin, **Châlons-en-Champagne**, place de la Libération, **Cholet**, place de la République, **Niort**, place de Strasbourg, **Paris**, Musée du Petit Palais, **Paris**, musée d'Orsay, **Parthenay**, Musée d'art et d'histoire, **Saint-Denis**, Musée d'art et d'histoire, **Toulouse**, Musée des Augustins

et à l'étranger : Copenhague, Ny Carlsberg Glyptotek, **Berlin**, Musée d'histoire, **Lima**, **Washington**, National Gallery of Art.

Le monument aux morts de Souché

Ce monument de forme pyramidale (fig.4) est l'un des rares monuments érigés dans le département des Deux-Sèvres en l'honneur des victimes de la guerre de 1870. Situé dans le cimetière communal, réalisé par l'entrepreneur Prosper Papot, il a été financé par la commune de Souché et une aide de l'association du Souvenir Français, inauguré le 5 octobre 1903. En 1887, François-Xavier Niessen crée le Souvenir Français avec le soutien du gouvernement républicain dans le but d'entretenir la mémoire de tous ceux qui sont morts pour la France. Dès lors et jusqu'en 1914, l'association connaît un formidable développement. En 1900, le Souvenir Français regroupe 80 000 adhérents dans 854 comités cantonaux. La création de monuments, de stèles et de plaques se multiplie. En 1900, on estime à 2000 le nombre de lieux matérialisés par l'association. Par la suite y seront apposées les plaques commémoratives des deux Guerres Mondiales, de la Guerre d'Indochine et de celle d'Algérie. Précurseur des monuments aux morts érigés après le conflit de 1914-



Figure 4 Souché. Cimetière communal, Monument aux Morts de 1870

1918, la Société Nationale du Souvenir Français va, dans les années 1890, faire édifier ou poser des plaques commémoratives, destinées à rappeler le souvenir des soldats morts au combat ou décédés durant leur service militaire.



Figure 5 Souvenir Français, plaque en fonte.

Les noms des victimes de la guerre franco-prussienne sont inscrits en noir sur fond rouge sur une plaque en fonte (fig.5) avec la devise de l'association « Morts pour la France » et « À nous le souvenir, À eux l'immortalité ». Les plaques, œuvre du fondeur J. Chapellier sont décorées en haut, du faisceau des licteurs entouré d'une couronne de lauriers. De 90 centimètres de haut au centre sur 75 centimètres de large, le cadre en fonte est orné en haut et au milieu d'un motif, sur fond de piques en éventail, comprenant une couronne de feuilles d'arbre sur deux canons croisés, le tout frappé d'un faisceau de licteur. Deux thèmes décoratifs figurent de part et d'autre de la plaque émaillée nominative. À gauche sur fond d'armes blanches, des rames, des gaffes, une

ancre, un canon, le tout frappé d'une bouée, l'ensemble symbolisant l'Armée de Mer ; à droite, sur fond d'armes blanches, des sabres, des piques, un fusil, un drapeau, un écouvillon, un canon, l'ensemble frappé d'un tambour et d'un clairon représente l'Armée de Terre. Les inscriptions : Honneur-Patrie et Société nationale du Souvenir Français sont généralement gravées en lettres dorées.

Les 53 soldats dont le nom est inscrit sur le monument aux morts de Souché sont des jeunes hommes âgés entre 20 et 39 ans, 20 sont nés dans les Deux-Sèvres, 30 appartiennent à la Garde Mobile, 13 sont membres du 1^{er} régiment du train d'artillerie. Cependant, à partir de janvier 1871, les militaires atteints de maladies contagieuses (variole, typhoïde, diphtérie ...) quittent l'hôpital de Niort pour être transférés sur le site des Fontenelles appartenant aux sœurs de l'Immaculée Conception. Près de 1800 deux-sévriens ont perdu la vie entre 1870 et 1871, plus de 150 000 en France en 6 mois de conflits.

Daniel COURANT

texte de sa conférence du 9 octobre 2021



AUGUSTIN BRILLAUD ET PIERRE LABOSSAY, GARDES MOBILES DE 1870

Augustin BRILLAUD est né à Melleran en 1844 dans une famille recomposée de modestes cultivateurs. Louis BRILLAUD, veuf avec trois enfants s'était remarié (avec dispense) en 1843 avec sa belle-sœur qui décède en 1853 laissant cinq jeunes orphelins dont Augustin. Si les cinq filles se sont mariées à Melleran, les trois garçons de Louis sont partis, comme de nombreux Deux-Sévriens, travailler dans les vignes de Charente-Inférieure entre 1850 et 1877, années de forte expansion du vignoble.

Appelé en 1864, Augustin ne sera pas retenu pour le service militaire car son frère Louis était encore sous les drapeaux. Il travaillera comme ouvrier agricole à Gourvillette et s'y mariera en 1872 avec une fille de cultivateurs. Ils auront quatre enfants dont Léa, ma grand-mère. Il meurt en 1903 des suites d'un refroidissement.

Au moment de la guerre de 1870, il est mobilisé à Niort dans la garde nationale. La famille a conservé le livret militaire remis pour son incorporation en septembre 1870.

D'après les souvenirs de sa fille Léa, sa compagnie est allée à pied de Niort jusqu'à Saint-Nazaire puis les hommes ont été embarqués jusqu'à Cherbourg. De là, ils sont redescendus par la Normandie en direction de la Loire mais ... la paix a été signée avant qu'ils n'atteignent leur destination.

Après son mariage, « Gustin » BRILLAUD est devenu roulier à mi-temps (transporteur de marchandises surtout de sacs de grains et d'engrais) pour améliorer ses revenus de modeste cultivateur.

Les Brillaud charentais ont conservé des liens étroits avec ceux des Deux-Sèvres pendant plusieurs générations.



Costume de roulier du XIX^e siècle comme celui d'Augustin

Sa fille, ma grand-mère Léa BRILLAUD (1889-1976), a transmis quelques souvenirs indirects sur la guerre de 1870 :

« Beaucoup d'hommes de la région se sont battus en 1870, les uns à Sedan, les autres à Pithiviers, Jargeau ou ailleurs. Enfant, au village, j'ai souvent entendu les récits d'anciens soldats. Ainsi :

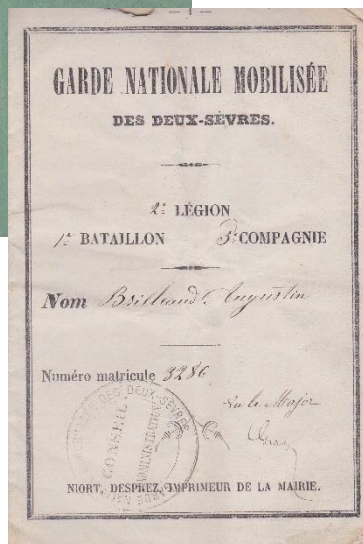
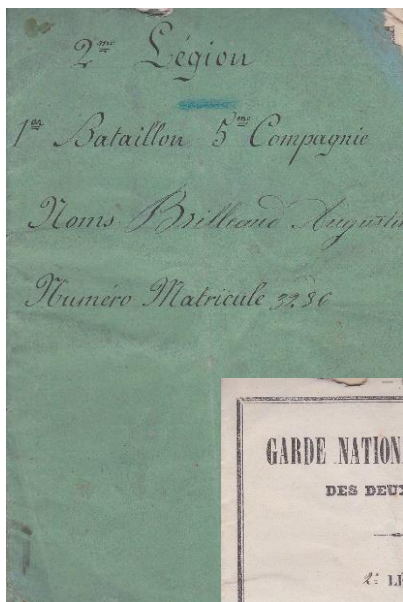
- Pommereau était si fatigué qu'il s'était effondré dans la neige. Ses copains lui disaient : « -Viens ! – Laissez-mé, j'suis en train d'mouri ! ». Finalement, ils l'ont relevé, ils l'ont obligé à se remettre en route. Et il a survécu. Souvent, il rappelait cette histoire !

- Un autre, Théophile Raffin, faisait partie de l'armée Bourbaki qui se réfugia en Suisse. Comme dans le village, on aimait bien donner des surnoms, aussi s'appela-t-il désormais « Le Suisse ».



Léa (1955) sosa 5

De Gustin BRILLAUD, la famille a conservé le livret militaire, souvenir personnel mais aussi souvenir de la guerre oubliée de 1870.



ÉTAT-CIVIL	TITRE SOUS LEQUEL A EU LIEU L'INCORPORATION.
Fils de <i>Rouis</i>	
et de <i>Laetie Rivigond</i>	
domiciliés à <i>Nellores</i>	Incorporé le <i>12 fev</i>
Canton de <i>Sauze Gaudou</i>	en qualité de <i>gand</i>
Dép't <i>Des Deux Sèvres</i>	Mobilisé le
Taille: <i>1 mètre 66 cent.</i>	
Visage <i>ronde</i>	
Front <i>élevé</i>	
Yeux <i>bleus</i>	
Nez <i>long</i>	
Bouche <i>moquée</i>	
Cheveux <i>noirs</i>	
Sourcils <i>noirs</i>	
Signes particuliers:	

Pierre LABOSSAY, fils d'un cultivateur-fariner, est né en 1844 à Saint-Ouen-la-Thène (17) ; il a été placé comme ouvrier agricole avant de passer le conseil de révision. Bon pour le service, il est incorporé dans l'Infanterie en 1865.

Il était revenu à la vie civile et travaillait à Gourville avant d'être rappelé sous les drapeaux à la déclaration de la guerre de 1870. Comme Victor Germain de Saint-Aubin-le-Cloud, il a raconté ses déplacements, sa vie de soldat et ses débuts de prisonnier (à Neisse) dans un petit carnet noir (rédigé sans doute à posteriori). On y trouve également des remarques sur les dirigeants militaires et politiques de cette période. Il s'est marié en 1873. D'abord cultivateur-propriétaire, il est devenu marchand de produits agricoles et sa femme a tenu une épicerie. Il est décédé en 1922.

Ce carnet a été conservé par Eulalie sa fille unique qui, avant son décès en 1961, en a fait don à sa vieille amie et voisine : Léa BRILLAUD, fille d'Augustin BRILLAUD, car son mari avait fait la guerre de 1914-1919 et Jean RENAUD, l'un de leur fils, avait été fait prisonnier en 1940. Par la suite, le carnet a été « serré » dans une armoire et oublié. En 1976, Marie-Louise, la femme de Jean RENAUD, l'a retrouvé dans l'armoire de Léa. Jugeant ce récit intéressant, elle a prévenu les descendants de Pierre LABOSSAY et avec leur accord, elle s'est chargée de le « taper à la machine à écrire » en y ajoutant quelques explications.

Ci-dessous quelques extraits du texte transcrit par Marie-Louise qui nous rappelle celui de Victor GERMAIN.

Comme Victor Germain, Pierre LABOSSAY est un fin observateur des villes et régions traversées :

... A Lyon, nous attendions toujours les ordres pour repartir. Le quatrième jour, mon camarade Bernard est venu me voir au camp. Cela m'a été une douce et agréable surprise de nous revoir si loin de notre pays et après avoir causé un moment, nous avons été dîner ensemble. ... Le lendemain, l'idée nous pris de monter à Notre-Dame de Fourvière et, après être grimpés à la statue malgré un grand vent qui nos

faisait peur, nous avons joui d'un coup d'œil séduisant. Notre séparation a été comme la précédente : après avoir vu les plus beaux monuments de la ville et dîné dans un bon restaurant.

Le 12 août nous partîmes pour Belfort ; nous passâmes à Macon, Dijon, Besançon et autres belles villes. Le pays est très bien cultivé. Nous arrivâmes à Belfort le 14 et nous restâmes là huit jours.

Il participe lui aussi à de nombreux combats :

.... Le 30, nous devons partir à 5h du matin mais l'alerte ayant été donnée, nous restâmes jusqu'à 11h et nous fûmes attaqués. On se battit toute la journée et nous passâmes la Marne à 11h du soir , à Mouzon où les Prussiens étaient déjà à une heure derrière nous, repoussant notre arrière-garde dans la rivière où un grand nombre périrent. Quelques uns de l'arrière nous ont assuré que le matin les morts se suivaient au fil de l'eau

Il est prisonnier en Allemagne, sort moins enviable que réfugié en Suisse.



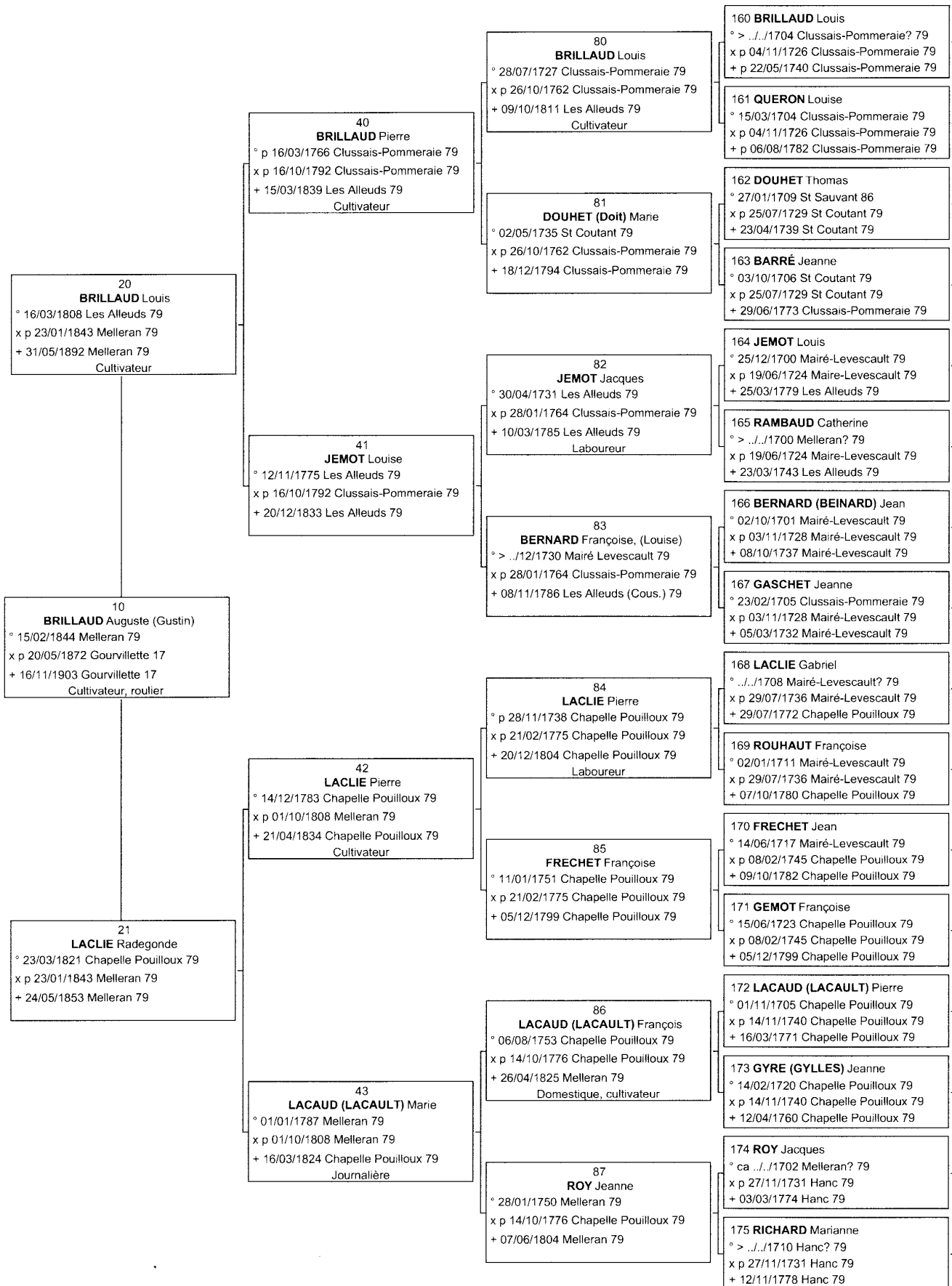
Le camp de prisonniers de Neisse

... Neisse, le 30 septembre 1870. Depuis que nous étions arrivés au fort Neisse, il mourait chaque jour 3 ou 4 Français : ils avaient échappé à la mitraille mais ils n'avaient pu résister à tant de misère que nous vivions. Chaque fois un nombre [de prisonniers français] était convoqué pour l'enterrement. Le 6 octobre vint mon tour d'y assister, nous partîmes sur les 11h, entre deux cordons de factionnaires comme toujours. Le soleil était éblouissant ; nous allâmes à l'hôpital militaire chercher le défunt ; 12 hommes furent désignés pour le porter et le convoi se mit en marche : le peuple ôtait son chapeau sur notre passage. » -

Ma grand-mère Léa BRILLAUD, qui avait connu Pierre LABOSSAY âgé, racontait cette anecdote sur l'ancien soldat : *Le vieux Labossay avait été fait prisonnier à Sedan. Il y avait beaucoup souffert du froid. Une fois, tout était si trempé et si boueux qu'il a été obligé de s'asseoir sur un fagot d'épines. Emmené prisonnier à la frontière autrichienne, il pelletait de la neige dans le camp, lorsqu'un soldat allemand, remarquant la lyre à son col de tunique, lui demanda : « Musikant ? » Labossay, qui faisait en effet partie de la Musique, répondit : « oui » – « Nixt travail ! Foutre-toi baraque ! » Et mon Labossay ne s'est pas fait prier pour obéir. Il disait qu'il y avait beaucoup de neige là-bas et qu'il fallait sans cesse l'enlever à la pelle. Dans ce camp, la première fois qu'ils ont entendu parler français, c'est par un curé qui, après le sermon, leur a adressé la parole en français. Ils étaient tellement émus, qu'ils pleuraient tous comme des gosses. Son patron, Alexis Arramy lui a envoyé des petits mandats tant qu'il était dans l'armée et ensuite, il lui a adressé des lettres en Allemagne. C'était un bon patron, il n'y en avait pas beaucoup qui en faisait autant.*

Janine RENAUD-BEN AMOR (adhérente n° 490)

Arbre d'ascendance d'Augustin Brillaud



P'TIT ZÉCHOS DDS

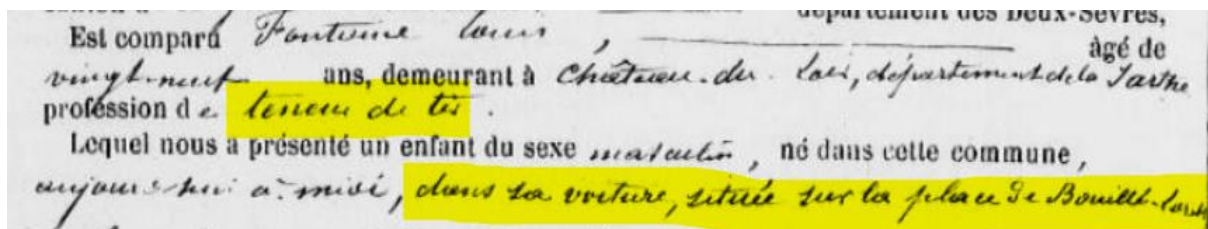
La newsletter des dépouilleurs

Les dépouilleurs ont accès dans leur newsletter à de nombreux conseils, mais aussi à des anecdotes qu'ils se partagent. Aujourd'hui, j'ai choisi une recherche de Danièle à partir d'un signalement de Catherine (numéro 25 du 28 janvier 2022).

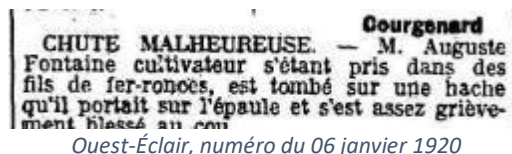
BOUILLÉ-LORETZ – NAISSANCE PARTICULIÈRE ET PROFESSION INSOLITE

Voilà un acte de naissance trouvé par Catherine ce matin. Naissance de FONTAINE Auguste le 08/11/1880 à Bouillé-Loretz.

...Est comparé Fontaine Louis, âgé de vingt-neuf ans, demeurant à Château-du-Loir, département de la Sarthe, profession de **teneur de tir**. Lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin, né dans sa voiture, située sur la place de Bouillé-Loretz

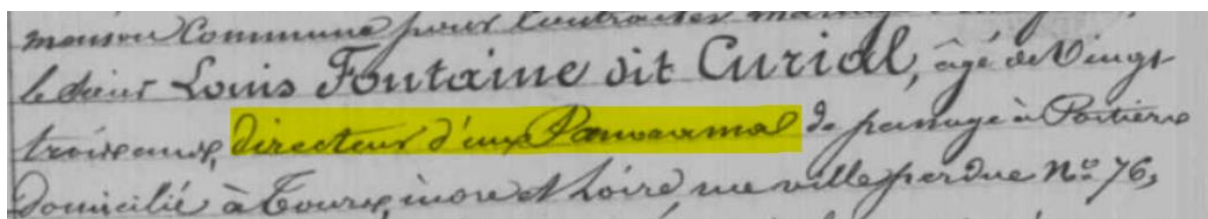


Et comme une généalogiste est forcément curieuse, je n'ai pu m'empêcher de consulter Geneanet où j'ai déniché l'information ci-dessous :



La commune de Courgenard étant également située dans le département de la Sarthe, je ne peux m'empêcher de penser qu'il s'agit bien de notre nouveau-né de 1880.

Poussant encore un peu plus loin le bouchon, je découvre sur Filae le mariage des parents du bébé le 5 novembre 1874 à Poitiers. J'y apprend que Louis FONTAINE dit « CURIAL » exerce (à 23 ans) la profession de directeur d'un [...]. J'ai bien envie de lire « Panorama » ce qui m'autoriserait à penser que nous sommes (peut-être ?) en présence de l'ancêtre du Futuroscope. Malheureusement je n'en suis pas certaine et à ce stade, je dépasse largement le cadre strict du « dépouillement ».



Néanmoins, je trouve la suite intéressante : on le dit de passage à Poitiers, domicilié à Tours (Indre-et-Loire) 76 rue villeperdue, né de père inconnu et de Marie Bénonie FONTAINE dite CURIAL, journalière. Voilà au moins un enfant né de père inconnu qui aurait bien tourné puisqu'à 23 ans il est directeur de quelque chose.

Danièle BILLAUDEAU



Bilan Annuel! 2021

Les Archives départementales des Deux-Sèvres en quelques chiffres...

16 792 feuillets restaurés et 256 618 pages et images numérisées

120 mètres linéaires de fonds d'archives classés

50 nouveaux instruments de recherche en ligne (hôpitaux, fonds privés, permis de construire...)

835 répertoires de notaires numérisés en ligne

97 mètres linéaires et 945 Go d'accroissement des fonds

5 200 articles communiqués en salle de lecture à 387 lecteurs

2951 réponses à des recherches par correspondance

2,4 millions de sessions sur le site internet <https://archives-deux-sevres-vienne.fr>

358 personnes accueillies aux Archives dans le cadre des activités de valorisation, des scolaires aux seniors

7 conférences et ateliers, 2 ateliers d'initiation à la généalogie avec le Cercle

... et projets

Mettre en place la numérisation à la demande (paiement en ligne) et la salle de lecture virtuelle *via* le site internet

Fixer les priorités en matière de collecte pour éviter la saturation complète des magasins

Poursuivre la numérisation des collections et la mise en ligne des instruments de recherche

Poursuivre les actions culturelles et les partenariats...

Les actions culturelles à venir...

Mercredi 11 mai 2022, 18 h 30 : conférence

Limousins de naissance, Deux-Sévriens de cœur : les généraux Duval père et fils du XVIII^e siècle à la III^e République par Monsieur Benoît SANCÉ, Docteur en Histoire.

Hall d'exposition des Archives départementales

Judi 12 mai 2022, 14 h 00 à 17 h 00 : atelier généalogie (initiation) en partenariat avec le Cercle Médiathèque municipale de Melle

Mercredi 22 juin 2022, 18 h 30 : conférence

Louis de Fontanes, homme politique et littérateur par Monsieur Jean-Jacques GRETEAU, auteur-biographe.

Hall d'exposition des Archives départementales

L'équipe des Archives espère vous revoir nombreux en 2022 en salle de lecture, du mardi au vendredi, de 8 h 30 à 17 h.

